

Charlotte Marie Aune Jensen

La communication dans l'espace public en France et en Norvège

Perspectives des jeunes femmes des deux pays

Masteroppgave i fransk

Veileder: Priscilla Ringrose

Mai 2020

Charlotte Marie Aune Jensen

La communication dans l'espace public
en France et en Norvège

Perspectives des jeunes femmes des deux pays

Directrice de mémoire

Priscilla Ringrose

Masteroppgave i fransk
Institutt for språk og litteratur

NTNU

Trondheim 2020

Le respect est la première règle d'une bonne conduite.
– Anne Barratin

*Personne n'est plus arrogant envers les femmes,
plus agressif ou méprisant, qu'un homme
inquiet pour sa virilité.*
– Simone De Beauvoir

À ma mère

Préface

Quand je vois maintenant la fin de ce mémoire, je suis à la fois ravie et nostalgique. Travailler pour ce mémoire a été intéressant et inspirant, mais aussi exigeant et difficile. J'ai déménagé dans une nouvelle partie d'un pays dont je suis tombée amoureuse il y a quatre ans et j'ai vu un côté nouveau et différent de la France. Quand on travaille sur un mémoire, on est obligé de travailler beaucoup seul. J'ai choisi de déménager et par conséquent j'ai quitté mes amis et ma famille pendant un certain temps pour avoir une nouvelle perspective. Néanmoins, j'ai reçu beaucoup d'aide et de soutien de personnes que je voudrais remercier.

Je voudrais d'abord remercier mes informatrices magnifiques. Vous avez toutes été si positives et enthousiastes tout au long de ce mémoire, et j'apprécie vraiment toutes les histoires que vous avez partagées, les perspectives que vous m'avez apportées et les rires, les larmes et la frustration que nous avons vécus au cours des entretiens. La deuxième partie de nos entretiens peut être un sujet difficile à aborder, mais vous avez toutes fait un excellent travail ! Je tiens également à adresser un grand merci à ma directrice de mémoire, Priscilla Ringrose. Vous m'avez beaucoup aidée et je n'aurais vraiment pas pu le faire sans vos encouragements, vos réflexions et votre enthousiasme pour le sujet. Vous m'avez motivée quand j'ai eu besoin d'un coup de pouce et avez été positive de bout en bout.

Je tiens également à remercier mes amis et ma famille, qui m'ont aidée au moment où j'en avais le plus besoin. Il était vraiment difficile de rentrer en Norvège plus tôt que prévu en raison de la situation dans laquelle le monde se trouve actuellement. À mon père, merci de toujours soutenir mes choix. Un merci spécial à Kaja, Anya et Per Kristian qui m'ont encouragée depuis le début de ce mémoire, toujours intéressés à entendre mes soucis, mon inspiration et mes défis. Enfin et surtout, je dois dire un merci à ma merveilleuse mère. Tu es une inspiration et une motivation depuis que j'ai commencé à apprendre le français.

Je suis tellement inspirée à l'idée de continuer à développer ce projet.

*Toutes les citations non-françaises dans ce mémoire sont traduites par moi.

Charlotte Marie Aune Jensen
Antibes / Trondheim 2020

Résumé

Dans cette étude thématique nous examinons les perspectives des jeunes femmes françaises et norvégiennes sur la communication et le comportement dans l'espace public en Norvège et en France. L'étude est basée sur des entretiens avec des jeunes femmes qui ont vécu dans les deux pays. Elle est centrée sur les interactions quotidiennes et sur le harcèlement. L'étude a pour but d'examiner les thèmes identifiés par les informatrices par rapport à leurs observations et expériences de la communication dans l'espace public et puis d'examiner ces thèmes en fonction de leur interprétation des stéréotypes nationaux. Dans ce but, nous nous référons à des perspectives théoriques des formes d'expressions stéréotypées de Uta Quasthoff, dans le cadre d'une approche qui privilégie une vision essentialiste de la culture.

Notre question de recherche est la suivante : *Quels sont les thèmes que les jeunes femmes françaises et norvégiennes abordent en parlant de leur expériences et observations d'interactions quotidiennes et de harcèlement ?* Dans le cadre de la discussion finale nous évaluerons les thèmes abordés par rapport aux stéréotypes nationaux, en répondant aux questions suivantes : *Dans quelle mesure leurs perspectives produisent-elles des stéréotypes nationaux ou y résistent-elles ? Dans le cas où on trouve des stéréotypes, quels sont ces stéréotypes et dans quelle mesure y a-t-il convergence ou divergence entre ceux produits par les informatrices norvégiennes et françaises ?*

Notre conclusion montre que les thèmes principaux identifiés concernent surtout le Norvégien réservé et pudique, le Français ouvert et bruyant et un harcèlement plus présent en France qu'en Norvège, avec des « compliments » indésirables et des interactions insistantes. En plus, nous voyons qu'il y a une compréhension commune entre nos informatrices en ce qui concerne le comportement dans l'espace public en France, quant aux interactions quotidiennes et au harcèlement. Il y a cependant, une différence entre les Norvégiennes et les Françaises quand il s'agit de leur vue sur la façon de se comporter en Norvège, en particulier en ce qui concerne la réserve Norvégienne et le harcèlement.

Table des matières

Chapitre 1 : Introduction	13
La communication dans l'espace public	13
Les interactions quotidiennes	13
Le harcèlement	15
Motivation personnelle.....	19
Présentation de la question de recherche.....	19
La construction du mémoire.....	20
Chapitre 2 : Théorie	21
La vision essentialiste et non-essentialiste de la culture	21
Le stéréotype national	22
Résumé	24
Chapitre 3 : Méthode	25
La méthode qualitative	25
Recrutement et sélection	26
Collection de matériel	26
Le guide d'entretien	27
Retranscription	27
L'approche thématique.....	28
<i>Phase 1 : Préparation</i>	28
<i>Phase 2 : Codage</i>	29
<i>Phase 3 : Catégorisation</i>	29
<i>Phase 4 : Rapport</i>	30
Résumé	30
Chapitre 4 : Interactions dans l'espace public en Norvège	31
Introduction	31
La Norvège vue par les Françaises.....	31
<i>Communication positive avec les Norvégiens dans l'espace public – Briser le stéréotype du Norvégien réservé</i>	31
<i>Communication difficile avec les Norvégiens dans l'espace public – Expériences négatives relativisées</i>	32

<i>Témoignages d'affection dans l'espace public en Norvège – Les exigences de la pudeur</i>	35
La Norvège vue par les Norvégiennes	36
<i>Communications positives dans l'espace public – la culture de la nature</i>	36
<i>Expériences de retenue – la gêne norvégienne</i>	38
<i>Témoignages de salutation dans l'espace public en Norvège – la bise en Norvège – serrer la main</i>	40
Chapitre 5 : Interactions dans l'espace public en France	43
Introduction	43
La France vue par les Norvégiennes	43
<i>Expériences positives dans l'espace public – la politesse</i>	43
<i>Expériences négatives dans l'espace public – le bruit</i>	44
<i>Témoignages d'affection dans l'espace public – le Français romantique</i>	45
La France vue par les Françaises	47
<i>Communication informelle – normal de se parler</i>	47
<i>Dans la rue – communication ouverte et bruyante</i>	48
<i>Témoignages d'affection – une question d'égalité et de pouvoir ?</i>	49
Chapitre 6 : Harcèlement dans l'espace public en Norvège et en France	51
Introduction	51
La Norvège vue par les Françaises	51
<i>Absence quasi totale d'expérience de harcèlement – « Non, je n'en ai jamais vu »</i>	51
La Norvège vue par les Norvégiennes	51
<i>À l'aide des victimes</i>	51
La France vue par les Françaises	53
<i>Le harcèlement un peu partout</i>	53
<i>Les expériences personnelles</i>	54
La France vue par les Norvégiennes	59
<i>Cas de harcèlement témoignés</i>	59
<i>Expériences personnelles de harcèlement</i>	60
Chapitre 7 : Discussion et conclusion	67
Comportement et harcèlement	67
Stéréotypes concernant la France	68
Stéréotypes concernant la Norvège	69
En guise de conclusion	71
Bibliographie	73

Annexe 1 – Formulaire de consentement	77
Annexe 2 – Le guide d’entretien	79

Chapitre 1 : Introduction

La communication dans l'espace public

Dans cette étude thématique nous allons examiner les perspectives des jeunes femmes françaises et norvégiennes sur la communication et le comportement dans l'espace public en France et en Norvège. L'étude est basée sur des entretiens avec des jeunes femmes qui ont vécu dans les deux pays. Elle est centrée sur les interactions quotidiennes et sur le harcèlement. L'étude a pour but d'examiner les thèmes identifiés par les informatrices par rapport à leurs observations et expériences de la communication dans l'espace public et puis d'examiner ces thèmes en fonction de leur interpellation des stéréotypes nationaux. Dans cette introduction nous allons présenter les deux dimensions principales de l'étude – *les interactions quotidiennes* et *le harcèlement* dans l'espace public. En ce qui concerne les interactions quotidiennes nous verrons que les recherches sur cette thématique sont surtout liées au concept de la politesse et nous nous référons à plusieurs études sur la politesse dans les deux contextes nationaux. Quant au harcèlement nous présentons le mouvement #balancetonporc, des statistiques et la situation légale dans les deux pays.

Les interactions quotidiennes

Les interactions quotidiennes dans l'espace publique sont principalement étudiées par rapport à la politesse. Selon l'ouvrage de Leo Hickey et Miranda Stewart « La politesse en Europe » (une étude sur la politesse dans 22 pays européens, dont la France et la Norvège), la politesse peut être vue de différentes manières. Ceci implique le degré auquel une société favorise une politesse positive ou négative, tolère bavardages et échanges phatiques, nécessite des formules routinières, utilise de pronoms formels et informels d'adresse, ou les préférences de cette société pour la politesse conventionnelle ou non-conventionnelle. La politesse peut aussi avoir à voir avec le rôle du silence, ou le contact visuel et les gestes (Hickey & Stewart, 2005).

La politesse française peut être vue de deux manières différentes ; comme politesse négative ou positive (Kerbrat-Orecchioni, 2005). Dans le premier, les excuses sont systématiquement utilisées pour réparer la moindre intrusion territoriale, comme les attouchements physiques accidentels ou les retards. Les demandes sont également adoucies par une formulation ou une justification indirecte, comme par l'utilisation de conditionnel. Cependant, la politesse positive joue également un rôle important dans le comportement français. Cette vision de la politesse se concentre sur la fréquence des compliments, des mercis et bons vœux (Kerbrat-Orecchioni, 2005). En France, cela s'exprime au début et à la fin de presque toutes les conversations et interactions dans l'espace public avec des inconnus, où ils commencent par '*Bonjour, ça va ?*' et terminent par '*Bonne journée*' ou '*Au revoir*'. La politesse positive se manifeste également dans les proxémiques (distance interpersonnelle) qui sont plus proches qu'en Europe du Nord, et dans le contact visuel et physique (la bise) qui est plus fréquent (Kerbrat-Orecchioni, 2005).

Un des principes fondamentaux de politesse selon Picard est le respect d'autrui, y compris la déférence et la présentation des excuses. La politesse est ici définie comme un « système de valeurs fondé sur le respect, la reconnaissance et la réciprocité, elle permet à chacun de trouver sa place, de défendre son image et de construire son identité » (Picard, 1998). Cela se traduit dans le comportement français par des normes concernant les gestes telles que des salutations, des excuses et des remerciements, qui sont toutes liées à des situations différentes. En France, des salutations telles que '*Comment allez-vous ?*' et plus familièrement '*Ça va ?*' jouent un rôle important pour assurer un bon échange. Ces phrases sont utilisées comme des *salutations complémentaires*, qui ont perdu une grande partie de leur valeur de question d'origine. Ils permettent également une transition agréable de la partie principale de la conversation et fonctionnent à un niveau « purement phatique » (Kerbrat-Orecchioni, 2005).

Cependant, ces formules de politesse n'ont jamais fait partie de la culture populaire norvégienne (Haugen, 1978) et ont principalement disparu en Norvège après le rejet de la culture d'élite dans les années 1970. Selon une étude de Ahn Nga Longva, un stéréotype courant concernant les Norvégiens est qu'ils ne sont pas très polis. Dans son article « Les Norvégiens, la politesse et l'art de socialiser avec des personnes inconnues », elle conteste ce stéréotype, affirmant que le scepticisme norvégien envers la politesse est plutôt dû à leur recherche d'authenticité dans les relations interpersonnelles.

La politesse est souvent perçue comme la fausseté. Les mots perturbent, voire détruisent les relations interpersonnelles. Ces relations devraient être une reproduction de la relation entre l'homme et la nature. La nature est l'archétype du partenaire de conversation idéal : elle est réelle parce qu'elle est silencieuse. (Longva, 2003)

Selon la recherche de Longva, de petites réactions comme un sourire, ou des phrases comme '*excuse-moi*' sont des mécanismes de défense, mis en place pour éviter les conflits avec les inconnus. Ces mécanismes sont nécessaires dans les grandes villes et les sociétés où les gens ne se connaissent pas, mais moins dans les petites communautés où tout le monde se connaît, et alors le danger des inconnus est moins présent. En parlant de personnes inconnues, Longva dit que « Dans toutes les cultures et à toutes les époques, l'inconnu présente un élément d'incertitude et de menace contre le connu et l'établi » (Longva, 2003). La théorie de Longva concernant ce sujet est que les Norvégiens regardent la politesse dans des phrases comme '*Bonne journée !*' et '*Ça va ?*' comme faux et artificiel parce que la personne qui dit cela ne se soucie pas vraiment de savoir comment vous allez ou si vous passez une bonne journée, précisément parce que vous ne vous connaissez pas.

Nina Witoszek décrit l'utilisation norvégienne de la communication comme *économique* en utilisant l'expression « avarice communicative ». Elle explique que les Norvégiens se sentent souvent piégés par les murs de leurs maisons, cherchant dans la nature à trouver la paix (Witoszek, 1993). Longva prend cette perspective pour expliquer le silence norvégien dans leurs rencontres avec des inconnus. Dans sa théorie, la nature est décrite comme silencieuse et authentique, ce que représente la conversation idéale selon les Norvégiens.

En ce qui concerne la communication norvégienne, la politesse est perçue comme respectant la vie privée et l'espace personnel des autres en évitant de gaspiller le temps de l'autre par des anecdotes, c'est-à-dire « ne pas déranger les gens avec des choses que l'on peut faire soi-même ; ne pas déranger les gens en prenant leur temps ; et, pour les vendeurs, ne pas déranger les clients qui n'ont pas demandé d'aide » (Rygg, 2017). Dans l'étude menée par Kristin Rygg, elle suggère que ce que les étrangers pourraient considérer comme impoli, est pour les Norvégiens le contraire. Rygg mentionne que les Norvégiens se méfient d'utiliser des mots uniquement pour des fins sociales. Cela concerne également les salutations comme 'Ça va ?' que les Norvégiens utiliseraient pour poser des questions sur le bien-être d'une personne qu'ils connaissent déjà.

Le harcèlement

Le harcèlement sexuel est un problème croissant dans le monde. Qu'entendons-nous par harcèlement de rue ou harcèlement sexiste ? Vera-Gray définit le terme comme étant « tout comportement intrusif – sexualisé ou non – dans l'espace public qui s'appuie sur ou fait rappel des stéréotypes de genre » (Vera-Gray, 2016). Selon Garance, une association qui lutte contre les violences basées sur le genre, il s'agit d'un comportement envers les inconnus en public. Ces comportements en tant qu'événements isolés ne sont en général pas des faits graves, mais c'est leur fréquence qui les rend fatigants pour la victime. La victime du harcèlement est non-consentante, et le comportement constitue « une rupture avec une norme de politesse entre inconnu(e)s » (Garance, 2016, citant Goffman, 1973).

Le harcèlement montre une inégalité de pouvoir, car il permet aux harceleurs de « mettre en scène une masculinité dominante, prédatrice et agressive et de signaler leur hégémonie spatiale dans la rue » (Garance, 2016). De même temps, il dépeint les femmes comme sexuellement disponibles, sans droits de dire légitimement *non* parce qu'elles « ne bénéficient pas de la protection de la respectabilité » (Garance, 2016). Selon la recherche de Garance, les femmes en particulier sont victimes de harcèlement surtout quand elles se trouvent dans l'espace public sans accompagnant mâle. Le harcèlement sexiste fait croire que les hommes ont des besoins sexuels qui leur permettent d'agir de façon inappropriée envers les femmes et que les femmes de leur côté aiment l'attention. « Le harcèlement sexiste désigne les femmes [...] comme objets que l'on peut juger, commenter, insulter, intimider. [...] Par conséquence, le harcèlement sexiste a un impact sur le sentiment de sécurité des femmes qui se sentent en moyenne plus en insécurité dans l'espace public » (Garance, 2016).

Il peut être difficile de mettre le harcèlement dans un système, car il varie selon la culture et les normes. Cependant, Galand (2013) a présenté un modèle de harcèlement sexiste dans l'espace public qui décrit les différentes étapes du harcèlement. Dans ce modèle, la première étape est de prendre contact soit par « interpellation anodine ou insulte fulgurante » (Galand, 2013). L'étape suivante consiste à dominer dans le but de déstabiliser la victime. L'étude montre que beaucoup de ces harceleurs n'ont pas l'impression de harceler. Selon la recherche de Garance, la raison pour cette conception peut être qu'il y a une réelle différence de la prévalence du

harcèlement sexuel, comme des normes sociales différentes. Alors une femme d'un pays pourrait trouver quelque chose de harcelant, alors qu'une femme d'un autre pays pourrait le trouver normal. En outre, un homme pourrait dire qu'il s'agit de la drague, en même temps qu'une femme pourrait dire que c'est du harcèlement. Il est également souligné que les pays où l'égalité entre les sexes est plus élevée pourraient subir moins de harcèlement (Garance, 2016).

Selon Lieber, beaucoup des femmes prennent des précautions en sortant de la maison. Cependant, il y a aussi des femmes qui acceptent stratégiquement le harcèlement ; par exemple en souriant ou en disant '*merci*', même si elles le trouvent dégoûtant, pour minimiser l'impact. Elles peuvent aussi choisir de répondre à ces *compliments* avec véhémence (Lieber, 2002). Beaucoup de femmes disent aussi que c'est difficile de trouver le bon mot, et elles regrettent de ne pas être plus dures dans ses réponses. Encore des autres femmes réussissent « à retourner la situation, en renversant les rôles » (Lieber, 2002). En conséquence, la liberté des femmes est restreinte parce qu'elles doivent toujours prendre de telles précautions. En citant Margaret Gordon et Stéphanie Riger (1989), Lieber classe ces manœuvres en deux catégories principales : *l'évitement* et *l'autodéfense*. L'évitement constitue à changer ses actions et activités dans sa vie quotidienne pour complètement éviter le harcèlement ; comme par exemple de ne pas aller quelque part de peur d'être agressées (Lieber, 2002). L'autodéfense est une stratégie de protection si elles entrent dans une situation désagréable ; d'éviter de regarder les hommes dans les yeux dans la rue, prendre un taxi pour rentrer le soir, ou s'habiller « proprement » (Lieber, 2002).

Ces dernières années, le harcèlement est devenu un problème qui est plus pressant que jamais, surtout à la suite des mouvements et campagnes, tels que stopstreetharassment.org (États-Unis, 2008), everydaysexism.com (Grande-Bretagne, 2012), payetashnek.tumblr.com (France, 2012), projetcrocodiles.tumblr.com (France, 2013), stopharcelementderue.org (France 2014) et le hashtag [#balancetonporc](https://twitter.com/balancetonporc) (2017). Tous ces mouvements ont en commun de vouloir arrêter le harcèlement sexuel, ou d'attirer l'attention sur lui. En France, le projet *Crocodiles* est un site web qui montre des histoires de harcèlement et de sexisme ordinaire mises en bandes dessinées par Juliette Boutant et Thomas Mathieu. *PayeTaShnek* est un autre site créé par Anaïs Bourdet et destiné à collecter des témoignages de harcèlement sexiste dans l'espace public partout en France. Ce dernier est maintenant inactif après plus que 15 000 témoignages. Bourdet dit, dans un post sur Twitter que « Après [#balancetonporc](https://twitter.com/balancetonporc) et toutes les prises de parole, il faut passer à l'étape suivante. Témoigner ne suffit plus. Rien n'a changé, les hommes sont toujours aussi violents » (Bourdet, 2012).

Le mouvement [#balancetonporc](https://twitter.com/balancetonporc) de 2017 a commencé seulement un an avant la loi contre le harcèlement de rue en France, alors il peut sembler qu'il y ait un lien entre les deux événements. Pourtant, l'expression « me too » (moi aussi) a été introduite pour la première fois en 2006 par Tarana Burke, une militante des droits civils. Cette phrase visait à sensibiliser le public au harcèlement sexuel et aux agressions sexuelles (Kunst et al., 2019, citant Ohlheiser). La phrase a ensuite été popularisée le 15 octobre 2017 par l'actrice Alyssa Milano, pour exposer la

prévalence du harcèlement sexuel public en encourageant les victimes à partager leurs expériences sur les réseaux sociaux sous le hashtag #metoo (#balancetonporc).

Le mouvement a attiré beaucoup d'attention sur la controverse concernant ce qui est normal et acceptable, et ce qui va au-delà des normes. Dans une tribune au « Monde », plus de 100 femmes, dont Catherine Deneuve, ont signé une lettre ouverte dans Le Monde offrant une vue alternative de la campagne #metoo en attirant l'attention sur ce qu'elles considèrent comme une forte censure parmi les féministes françaises. Elles affirmaient que « Le viol est un crime. Mais la drague insistante ou maladroite n'est pas un délit, ni la galanterie une agression machiste » (Cliche et al., 2018).

En France 87% des femmes ont déjà vécu du harcèlement dans les transports en commun (Garance, 2016). L'étude de Garance précise que la majorité de harceleurs sont des hommes, et la majorité des harcelées sont des femmes. « Dans les transports publics français, 95% des femmes concernées ont déjà été harcelées par un homme seul et 55% par un groupe d'hommes, contre 2% de harceleuses femmes seules et 2% de groupes de femmes » (Garance, 2016). Garance décrit les précautions que les femmes prennent ; ne pas ouvrir la porte aux inconnus, ne pas sortir la nuit, éviter certains endroits, ne pas prendre les transports publics, ou limiter le contact social.

Le harcèlement de rue est en France puni par la loi promulguée le 3 août 2018. La loi n° 2018-703 renforce la lutte contre les violences sexuelles et sexistes. Le harcèlement de rue constitue désormais un délit, quel que soit le lien entre l'auteur et la victime. D'après l'article 222-33, le harcèlement sexuel est « le fait d'imposer à une personne, de façon répétée, des propos ou comportements à connotation sexuelle qui soit portent atteinte à sa dignité en raison de leur caractère humiliant ou dégradant, soit créent à son encontre une situation intimidante, hostile ou offensante » (Legifrance, 2020). L'article 222-33 précise aussi que même si le harcèlement n'est pas répété, l'auteur peut être sanctionné. Une violation de la loi est « punie de deux ans d'emprisonnement et de 30 000 euros d'amende » (Legifrance, 2020). L'article 222-32 couvre aussi l'exhibition sexuelle, qui est punie d'un an d'emprisonnement et de 15 000 euros d'amende. En fonction de leur gravité, ces infractions sont classées en trois catégories : « Les contraventions (outrage sexiste), les délits (les agressions sexuelles, dont le harcèlement sexuel, l'exhibition sexuelle, le voyeurisme), les crimes (viol) » (Legifrance, 2020)..

#Metoo est un mouvement qui est venu après de décennies de travail politique des femmes contre le harcèlement sexuel et les abus envers les femmes (Korsvik, 2020). Le mouvement s'est rapidement imposé en Norvège et a été une excellente opportunité de mettre en lumière au niveau national le problème de harcèlement sexuel sur les lieux de travail. Au début, l'accent était mis sur le harcèlement dans les organisations politiques, et sur les raisons pour lesquelles les femmes (et certains hommes) sont victimes du harcèlement dans les situations liées au travail. Une autre question importante était de connaître les conséquences pour les victimes et du lieu de travail (Sletteland, 2018).

Les entreprises ont recueilli des histoires anonymes sur différents types de harcèlement qui ont été présentées dans des journaux nationaux, comme *Aftenposten*. Les médias ont joué un grand rôle dans la couverture de #metoo. De nombreux entretiens avec des organisations, des politiciens et des militants ont été présentés avec des statistiques sur le harcèlement sexuel dans tous les secteurs de travail. On a rapidement découvert qu'on manquait de moyens d'empêcher le harcèlement. Le rôle des médias était donc de suggérer quels changements pourraient être apportés pour arrêter le harcèlement sexuel, une responsabilité qui incombait aux employeurs et aux organisations d'entreprises (Sletteland, 2018). Il y a également eu des discussions sur des problèmes structurels qui rendent les employés particulièrement vulnérables, tels que le travail temporaire et le manque d'égalité entre les sexes dans la direction des entreprises. Après un certain temps, le harcèlement sexuel était lié au manque d'égalité qui était considéré comme une menace pour l'innovation, la réputation et le recrutement de talents (Sletteland, 2018).

Le concept de patriarcat est un concept central dans le féminisme radical qui est une direction qui a émergé dans les années 1970. Il s'agit d'une idée d'un système de pouvoir fondé sur le genre où les hommes ont le pouvoir sur les femmes et le mâle est classé au-dessus de la femelle (Korsvik, 2020, citant Holst). Comme #metoo tire de nombreuses histoires sur les hommes au pouvoir qui utilisent ce pouvoir contre les femmes, nous pouvons dire que le mouvement a une structure féministe radicale, selon Holst (Korsvik, 2020). May-Len Skilbrei examine si #metoo peut être une plate-forme alternative au système judiciaire. Les médias sociaux sont une plate-forme avec un large public, et Skilbrei pense que cela offre des opportunités de reconnaissance et de justice pour les victimes. Cependant, cela remet également en question les principes du système juridique que l'État devrait juger et que tout le monde est innocent jusqu'à preuve du contraire. Alors #metoo devient, selon elle, une sorte de tribunal de peuple (Korsvik, 2020).

En Norvège, les statistiques relatives au harcèlement se concentrent principalement sur le lieu de travail plutôt que dans l'espace public. Selon les chiffres de Statistiques Norvège (SSB) 4 % des employés sont exposés à une attention à connotation sexuelle ressentie comme offensante et indésirable (SSB, Dammen, 2018). Les femmes de 18 à 24 ans sont les plus sujettes à ce type d'attention. Les infirmières sont le groupe professionnel le plus vulnérable. Ici, la proportion de ceux qui ont été exposés au harcèlement sexuel est de 17%. Les statistiques ont été établies pour la première fois en 1989 et sont restées relativement stables mais montrent néanmoins une augmentation. En 1989, la proportion était de 8%, alors qu'en 2018 elle était passée à 13% (SSB, Dammen, 2018).

En Norvège, une loi contre le harcèlement de rue existe depuis 2009. Le § 298 concerne le comportement sexuellement abusif en public ou sans consentement. La loi comprend à la fois les actes considérés comme des actes sexuels et des rapports sexuels, ainsi que d'autres comportements obscènes de nature sexuelle. Toute infraction pénale est sanctionnée par une amende ou d'un an d'emprisonnement. Des exemples de harcèlement peuvent être : exhibitionnisme, voyeurisme ou captation d'images impudiques tant que les actions sont motivées sexuellement. Selon les circonstances, un discours incorrect ou abusif, ou un comportement indécent peut également être inclus (Lovdata, 2020). Il s'agit d'un

développement d'une loi pénal qui existe en Norvège depuis 1902 (§ 201). La loi norvégienne précise la définition d'un espace public, en citant le § 10 : « Par espace public, on entend un lieu destiné aux transports publics ou un lieu de déplacement du public » (Lovdata, 2020).

Motivation personnelle

Pendant ma deuxième année à l'université j'ai décidé de suivre un cours de français à Caen. C'était la première fois que je vivais dans un autre pays et où j'étais entourée d'une culture différente de la mienne. Je ne m'attendais pas à une grande différence culturelle, et à bien des égards, ma vie quotidienne en France était assez similaire à celle que j'avais en Norvège. J'ai remarqué qu'il y avait un peu plus de bruit en public en France. Les gens parlaient fort et écoutaient de la musique de leurs haut-parleurs dans les tramways. Il y avait plus d'émotions, négatives et positives, en public, et les inconnus posaient des questions comme '*T'as pas du feu ?*' ou se parlaient comme s'ils se connaissaient. L'espace personnel des gens semblait plus petit, et les gens s'asseyaient juste à côté de vous dans le bus même lorsqu'il était presque vide. Ce sont toutes de petites différences que j'ai remarquées et qui ne m'ont pas dérangée.

Cependant, il y avait une différence entre les deux cultures qui était difficile à négliger, et c'était l'attention que mes amies norvégiennes et moi recevions constamment des hommes français. C'était une nouvelle expérience qui, au début, nous a flattées, mais après quelques semaines, nous a rendues mal à l'aise. Ces situations semblaient menaçantes en même temps qu'elles sont devenues de plus en plus intenses. Mes amies et moi nous sommes beaucoup demandé si cela pouvait être lié à notre comportement, ou si c'était la façon dont les gens se comportaient en France. Peut-être que nous ne comprenions tout simplement pas les normes de notre nouvelle société, et peut-être que cela est normal pour les femmes françaises ? Ces questions m'ont donné envie de faire une enquête auprès de jeunes Françaises et Norvégiennes qui avaient également vécu dans les deux pays pour comprendre et comparer leurs expériences. Je me suis demandé si je trouverais des convergences ou des divergences entre leurs perspectives et si leurs perspectives reposaient sur des *stéréotypes nationaux* des comportements « typiquement » norvégiens ou français.

Présentation de la question de recherche

Dans ce mémoire, nous examinerons les perspectives des jeunes Françaises et de Norvégiennes par rapport aux interactions quotidiennes et au harcèlement au sein des espaces publics en France et en Norvège par le biais de la question suivante :

Quels sont les thèmes qu'elles abordent en parlant de leur expériences et observations d'interactions quotidiennes et de harcèlement ?

Dans le cadre de la discussion finale nous évaluerons les thèmes abordés par rapport aux stéréotypes nationaux.

Dans quelle mesure leurs perspectives produisent-elles des stéréotypes nationaux ou y résistent-elles ? Dans le cas où on trouve des stéréotypes, quels sont ces stéréotypes et dans quelle mesure y a-t-il convergence ou divergence entre ceux produits par les informatrices norvégiennes et françaises ?

La construction du mémoire

Ce mémoire est divisé en sept chapitres, y compris ce chapitre d'introduction. Les chapitres suivants sont présentés ci-dessous.

Chapitre 2 : Théorie montre les perspectives théoriques utilisées au cours du processus d'analyse et introduisent les théories sur les stéréotypes nationaux et la culture nationale.

Chapitre 3 : Méthode porte sur les choix méthodologiques faits lors du projet de master, de la décision de conduire des entretiens qualitatifs à l'exécution de l'analyse.

Chapitre 4 et 5 : Interactions dans l'espace public en Norvège/France sont les premiers chapitres d'analyse, et se concentrent sur les différentes expériences et idées que mes informatrices ont exprimées lors des entretiens. Ces chapitres montrent quelles sont les qualités et caractéristiques qui, selon mes informatrices, sont associées au comportement en Norvège et en France, et ce qu'elles considèrent comme normal et anormal.

Chapitre 6 : Harcèlement dans l'espace public traite des opinions et des expériences des informatrices autour du concept de harcèlement. Nous examinons comment le harcèlement est perçu par les informatrices norvégiennes et françaises, ainsi que la façon dont elles réagissent et se rapportent aux situations où elles ont été à la fois victimes et témoins de harcèlement.

Chapitre 7 : Discussion et conclusion examine les résultats de cette étude en fonction des stéréotypes nationaux.

Chapitre 2 : Théorie

Dans cette étude, nous examinons comment les jeunes femmes françaises et norvégiennes perçoivent leurs expériences et leurs observations de la communication dans l'espace publique en France et en Norvège. Dans les chapitres d'analyse, nous discutons d'abord des thèmes identifiés dans les entretiens. Ensuite, en conclusion, nous examinons dans quelle mesure leurs perspectives produisent des stéréotypes nationaux ou y résistent. Dans ce but nous examinons des théories essentialistes de la culture qui affirment les stéréotypes nationaux et d'autres qui soutiennent des perspectives constructivistes de la culture. Nous discutons aussi la notion de stéréotypes et des stéréotypes nationaux qui sont conformes aux interprétations essentialistes de la culture.

La vision essentialiste et non-essentialiste de la culture

D'après Hofstede, on peut identifier le caractère essentiel d'une nation particulière (Hofstede, 1991). Le travail de Hofstede est fortement basé sur les caractéristiques de chaque culture au sein des différentes nations, mais il met également en garde contre les stéréotypes nationaux. Selon la théorie de Hofstede, le monde est divisé en *bulles culturelles*, où les cultures sont des entités physiques, alors qu'elles peuvent être vues, touchées et vécues par les autres particulière (Hofstede, 1991).

Dans la vision essentialiste, la culture nationale est divisée en sous-cultures. Toutes ces sous-cultures ont de petites variations les uns des autres mais sont toutes regroupés sous une même culture nationale et ont les mêmes caractéristiques principales. Cette vision signifierait que si quelqu'un devait agir hors de la norme, ou d'une manière non stéréotypée, cela s'expliquerait comme une déviation de sa culture. La vision essentialiste de la culture est dominante dans les études de langue et de linguistique, où la langue nationale fait partie de la culture nationale. Cela fait également que la culture est une partie de l'enseignement des langues (A. Holliday, 2000).

Hofstede propose un modèle pour comparer différentes cultures à partir de dimensions telles que la distance par rapport au pouvoir et la masculinité. La distance par rapport au pouvoir est une dimension qui montre la manière dont une société accepte le pouvoir à travers les différentes institutions. Elle exprime le degré auquel les membres les moins puissants d'une société acceptent et attendent que le pouvoir soit distribué de manière inégale. La Norvège a une faible distance par rapport au pouvoir, ce qui signifie que la culture norvégienne favorise l'indépendance, des droits égaux, la communication directe, et les organisations décentralisées (Hofstede, 1991). Cette distance est plus élevée en France, ce qui veut dire qu'un certain degré d'inégalité est accepté, et une autorité centralisée est préférable.

La dimension de masculinité décrit une culture comme étant masculine ou féminine. La Norvège est un des pays avec le plus de féminité, ce qui veut dire que les Norvégiens favorisent la coopération, la modestie, le soin des faibles et la qualité de vie. La société est ici généralement

orientée vers le consensus, et les rôles de genre sociaux se chevauchent (Hofstede, 1991). Même si la France est beaucoup plus élevée dans cette échelle que la Norvège, elle n'est pas vue comme un pays masculin. Néanmoins, la culture française représente une préférence pour les résultats, l'affirmation de soi et le succès. Selon Hofstede, c'est une société généralement compétitive, et comme résultat les Français sont très bavards et directs, alors ils n'ont pas peur de dire ce qu'ils pensent.

Une autre façon de regarder la culture est la vision non-essentialiste. Selon cette vision « la culture n'est pas une chose réelle, mais une notion abstraite et purement analytique. Elle ne provoque pas de comportement, mais en résume une abstraction, et n'est donc ni normative ni prédictive » (A. Holliday, 1999, citant Rothschild). D'après Holliday, ce point de vue décrit la culture comme un concept mobile utilisé par différentes personnes à différents moments pour expliquer des fins d'identité, de politique et de science (A. Holliday, 2000). Cela signifie que la culture est libérée en tant que ressource pour enquêter et comprendre des comportements sociaux.

La notion essentialiste de culture nationale est considérée comme socialement construite par le nationalisme pour promouvoir la notion de culture nationale à travers l'éducation et le média (A. Holliday, 2000). Baumann décrit également dans ses recherches comment les groupes minoritaires sont à la fois manipulés et manipulent ce discours essentialiste dominant de la culture (Baumann, 1996). En bref, la vision non essentialiste a une vision plus flexible de la culture, et les groupes humains comme *les familles, les salles de classe, les enseignants, les élèves, les écoles* peuvent tous être considérés comme de petites cultures.

La différence principale entre les deux visions de la culture est que la vision essentialiste, qui est la plus dominante, est une vision positiviste avec une image d'une réalité plus concrète, tandis que la vision non-essentialiste est interprétative et relativement inconnue, luttant pour la reconnaissance (A. Holliday, 2000).

Le stéréotype national

Dans cette étude nous verrons que la vision essentialiste de la culture est dominante chez les jeunes femmes interviewées. Cette perspective sur la culture qui considère la culture comme « un phénomène social concret qui représente le caractère essentiel d'une nation particulière » favorise une tendance à catégoriser les comportements par rapport des stéréotypes nationaux (Hofstede, 1991). D'après Veyrat-Masson, « le stéréotype, c'est à la fois un concept, une croyance et un procédé littéraire » (Veyrat-Masson, 1989). La notion existait avant être nommée, et il y a plusieurs mots et expressions qui couvrent le même sens. En 1697, le mot a été introduit par Didot, qui a inventé un processus d'imprimerie pour faire des copies à partir d'un moule. Ensuite, ce mot est devenu une métaphore pour tout type d'idées avec une répétition identique. La notion des stéréotypes est premièrement introduite comme un substantif avec le sens d'une image immuable. Jusqu'aux années 1950, les stéréotypes étaient vus comme des

images produites culturellement et souvent associées aux préjugés et à la discrimination (Schneider, 2004).

Le mot « stéréotype » n'a pas été introduit dans les dictionnaires avant 1986 quand il est apparu comme un adjectif dans le dictionnaire Robert. Cet adjectif a été utilisé à la fois par Balzac dans *Le Père Goriot* en 1834 au sens de : *figé, qui paraît sortir du moule*, et Flaubert dans le livre *Bouvard et Pécuchet*. Dans ce livre le terme stéréotype intellectuel a un contenu péjoratif, qui est d'autant plus grave qu'il s'y ajoute un concept de généralisation. « Par la répétition, (qui est à l'origine du mot stéréotype dans son premier sens technique) le stéréotype réduit les singularités ; en se massifiant, en se fondant dans le collectif il généralise le particulier » (Veyrat-Masson, 1989). En 1922, Walter Lippmann utilise le concept de stéréotype avec le sens des caractéristiques préconçue et simplifiée d'une personne ou d'un groupe (Lippmann, 1922).

Travailler sur les stéréotypes nationaux c'est travailler sur « les représentations mentales, les images, les idées reçues, les préjugés, les clichés, les catégorisations, les présupposés, les a priori et les prénotions mais aussi le 'caractère national' » (Bourricaud, 1952; Veyrat-Masson, 1989). Il existe de nombreuses définitions du mot, mais elles ont en commun qu'elles décrivent les stéréotypes comme des croyances partagées sur les caractéristiques personnelles et les traits de personnalité généraux. Les stéréotypes peuvent également couvrir des comportements spécifiques à un groupe de personnes (Delacollette, Dardenne & Dumont, 2010 ; Schneider, 2004).

Quasthoff était l'une des premières analystes du discours à tenter d'étudier et de catégoriser les stéréotypes (Reisigl & Wodak, 2001). Elle marque une différence entre ce qu'elle appelle *les attitudes, les convictions* et *les préjugés*. *Les attitudes* sont définies comme une position prise envers une personne à laquelle on se rapporte et à laquelle on peut exprimer son aversion ou sa sympathie. *Les convictions* donnent des qualités aux autres, souvent pour rationaliser les attitudes négatives envers les autres. Les préjugés sont des états mentaux, définis principalement comme des attitudes négatives envers les groupes sociaux avec des convictions stéréotypées correspondantes (Reisigl & Wodak, 2001). Quasthoff définit ici le terme '*stéréotype*' comme une « expression verbale d'une certaine conviction ou croyance dirigée vers un groupe social ou un individu en tant que membre de ce groupe social » (Reisigl & Wodak, 2001, citant Quasthoff 1978). Le stéréotype est souvent un élément de connaissance commune, généralement partagé au sein d'une culture, et est souvent exprimé comme un jugement qui nie ou confirme les qualités ou les modèles de comportement d'une classe de personnes de manière généralisée (Reisigl & Wodak, 2001).

Les recherches de Quasthoff montrent différentes formes d'expressions stéréotypées, où les plus courants parmi nos informatrices sont *la proposition analytique* et *les stéréotypes directement exprimés*. La forme la plus fondamentale des stéréotypes est constituée par des *propositions analytiques* qui proclame exprimer la vérité. Dans ce type des stéréotypes, une qualité ou un comportement est attribué à un groupe. Ils prennent la forme d'une déclaration générale, confère des qualités essentielles à un groupe et décrit leurs caractéristiques inhérentes (Reisigl &

Wodak, 2001, citant Quasthoff 1978). L'exemple donné par Reisigl et Wodak est « Les Allemands sont industriels et dédiés » (Reisigl & Wodak, 2001). Dans le contexte de cette étude un exemple d'une proposition analytique serait : '*Les Norvégiens sont impolis et réservés*'.

En communiquant des *stéréotypes directement exprimés*, le locuteur se réfère explicitement à lui-même en utilisant des constructions qui se composent de l'expression déictique '*je*' et d'un verbe de croire ou de penser : « Je ne pense pas que les Américains sont aussi intelligents que nous » (Reisigl & Wodak, 2001). Dans ce mémoire un exemple d'un stéréotype directement exprimé serait : '*Je trouve que les Français sont insistants*'.

Résumé

Nous avons ici regardé des visions sur la culture et des définitions des stéréotypes nationaux. Ces notions seront reprises dans notre dernier chapitre, où nous discuterons celles-ci par rapport aux réponses formulés par nos informatrices au cours des entretiens.

Chapitre 3 : Méthode

Ce chapitre vise à montrer la méthode utilisée dans ce mémoire. Premièrement, nous examinerons la méthode qualitative, l'entretien semi-directif, le recrutement et la sélection des informatrices qui ont participé à cette recherche. Nous présenterons ensuite la collection de matériel et le guide d'entretien. Finalement, nous présenterons l'approche thématique, qui est relié au travail d'analyse.

Dans les entretiens, j'ai posé des questions liées à chaque pays. Nous avons d'abord parlé de la façon dont les gens en général se comportent et communiquent en Norvège et en France. Ensuite, nous avons parlé du harcèlement dans les deux pays. Je me rends compte qu'en faisant des entretiens avec des personnes de deux cultures et en les interrogeant sur leurs expériences de vie, il était probable que cette étude contiendrait des stéréotypes nationaux. Je me suis alors intéressée à regarder dans quelle mesure leurs perspectives confirment ou réfutent les stéréotypes.

La méthode qualitative

Dans ce mémoire nous avons utilisé la méthode qualitative pour trouver des réponses à la question de recherche. Cette méthode est beaucoup utilisée dans les recherches sociologiques, puisque l'interaction entre l'intervieweur et l'interviewé permet d'obtenir des informations plus précises que celles d'un entretien quantitatif. Les données qualitatives peuvent inclure des notes d'observation, des documents, des images, des enregistrements vidéo et des transcriptions d'entretiens (Johannessen, Rafoss, & Rasmussen, 2018). Dans ce mémoire nous avons fait des entretiens, alors c'est cette dernière forme des données qui est la plus intéressante pour nous. Même si nous les appelons ici *les données*, rien n'est donné dans cette approche. En faisant une retranscription, nous sommes sûrs d'inclure exactement ce que les informatrices ont dit, et nous ne risquons pas de perdre d'information important.

Il y a plusieurs formes d'entretiens, et les plus courantes sont les entretiens directs, semi-directifs et non-directifs. Dans notre recherche nous utilisons l'entretien semi-directif pour réaliser nos entretiens. Un entretien semi-directif est une technique utilisée pour obtenir l'information qualitative. Le but d'un tel entretien est de suivre un ou plusieurs thèmes, où l'informateur ou l'informatrice peut parler librement autour du thème. L'objectif de ces entretiens est de se concentrer sur les informatrices et d'entendre leurs points de vue sur les thèmes définis par l'intervieweur dans un guide d'entretien. « Le chercheur est libre dans la manière dont il pose les questions, mais les thématiques sont prédéfinies. Des questions ou thèmes peuvent être ajoutés au cours de l'entretien » (Claude, 2019). L'entretien semi-directif permet aussi d'obtenir des différents types d'information. Cette méthode nous donnera non seulement les faits, mais aussi le raisonnement qui les sous-tend, en même temps que nous obtiendrons les opinions et les points de vue des informatrices, ainsi que leurs analyses, propositions, réactions et conclusions concernant le thème.

Recrutement et sélection

Au début de ce projet, mon intention était de faire des entretiens avec des jeunes femmes et hommes français(e)s pour parler de leurs expériences en ce qui concerne la vie en Norvège. J'étais déjà intéressée par le thème comme j'avais habité en France et j'ai vu qu'il existe une différence entre les deux pays. Initialement, il devait y avoir six entretiens au total, dont trois avec des jeunes femmes françaises et trois avec des jeunes hommes français. Pour des raisons pragmatiques et thématiques, j'ai dû changer cela. La raison pragmatique était que je n'ai pas eu des réponses des jeunes hommes, et la raison thématique était que les entretiens seraient plus dynamiques si je comparais les deux nationalités. J'ai alors décidé de changer l'objectif du mémoire pour trouver des points de vue norvégiens aussi bien que français et de me concentrer sur les jeunes femmes.

J'ai souhaité trouver des jeunes femmes entre 20 et 30 ans, des Françaises ayant vécu au moins un an en Norvège et des Norvégiennes qui avaient habité un an en France. Pour le recrutement, j'ai contacté des jeunes femmes que je savais avoir vécu en France et en Norvège, et j'ai rapidement obtenu des réponses des femmes qui se sont intéressées par ma question de recherche.

Les informatrices se sont composées de six jeunes femmes, trois Norvégiennes et trois Françaises. Les femmes françaises, qui viennent de villes différentes en France, ont toutes étudié dans une université norvégienne pendant un an, et ont ainsi pu découvrir de près la culture norvégienne et les Norvégiens. Aussi les femmes norvégiennes viennent de différentes parties de la Norvège et avaient vécu dans des villes différentes en France pendant un an. Deux d'entre elles ont étudié à une université, tandis que la troisième a travaillé comme jeune fille au pair. Étant donné que ces entretiens doivent être anonymes, j'ai choisi d'exclure les villes et les lieux qui peuvent être liés aux informatrices. J'ai également donné aux informatrices de nouveaux noms afin qu'il soit facile pour le lecteur de les séparer. Amélie, Éloïse et Zoé sont des Françaises. Marie, Kari et Julie sont des Norvégiennes.

Collection de matériel

Principalement, les entretiens se déroulaient sur Skype, car les informatrices vivaient partout dans deux pays différents. J'ai parlé en tête-à-tête avec chaque étudiante, cela pour créer une atmosphère sécurisée pour parler librement. Comme ces entretiens capturent des expériences sur un sujet qui peut être difficile à aborder, il était important de créer cette atmosphère dès le début d'entretien. Alors, nous avons commencé chaque entretien en parlant des expériences et des attentes concernant leur année à l'étranger. Dans un entretien semi-directif, il est important d'être présent et de poser des bonnes questions sans interrompre le cours de la conversation. J'ai donc choisi d'enregistrer tous les entretiens afin de pouvoir les retranscrire aussi précisément que possible. Avant de commencer les entretiens, j'ai envoyé à chaque participant

un document à signer (*Formulaire de consentement – voir « Annexe 1 »*). Ce document contenait des informations sur le mémoire de master, ainsi que l'information pour me contacter, et aussi les droits des participants. Il était important de souligner que la participation à ce projet de recherche était tout à fait volontaire et que les informatrices restent libres, à tout moment, d'interrompre leur participation sans avoir à motiver leur décision.

Le guide d'entretien

J'ai travaillé soigneusement sur la déclaration de consentement et le guide d'entretien afin que ceux-ci soient aussi précis et compréhensibles que possible. Pour réaliser ces documents j'ai examiné divers formulaires et documents français. Au début, mon guide d'entretien était une feuille avec toutes les questions que je trouvais intéressantes. Après un peu d'ajustement, le document est devenu beaucoup plus clair et les questions étaient connectées. J'ai aussi noté des sous-questions si jamais la conversation s'est arrêtée. Pour finir, je n'ai pas souvent utilisé ces sous-questions dans les entretiens avec les jeunes femmes.

Le guide d'entretien est un document préparé à l'avance par le chercheur et regroupe une liste des thèmes qui devront être abordés et des questions à poser pendant l'entretien. Ce guide doit être facile à suivre avec des questions principales, des sous-questions et des mots clés pour faciliter les échanges. Les thèmes dans le guide sont mis dans un ordre qui est naturel à suivre pour un déroulement logique. Néanmoins, « l'entretien doit suivre sa dynamique propre » (Combessie, 2007, p. 24). C'est à dire que si l'interrogée ne dévie pas du sujet, il faut le laisser parler librement sans interruption.

Finalement, j'avais un guide d'entretien qui peut être qualifié comme semi-structuré. J'avais des sujets spécifiques que je voulais aborder et des sous-questions, tout en laissant les informatrices guider la conversation dans chaque sujet. Mon guide d'entretien était coupé en cinq phases. La première phase consistait de 5 minutes de conversation informelle pour cadrer le thème. Dans la phase deux, j'ai donné une information brève du thème et demandé s'il y avait des questions. Ensuite, j'avais deux phases de concentration : La communication dans l'espace public en France et en Norvège, et le harcèlement dans les deux pays. Finalement, il y avait un résumé pour m'assurer d'avoir bien compris leurs points de vue, et pour donner l'occasion aux informatrices d'ajouter ou de supprimer des commentaires.

Retranscription

Dans le texte « La retranscription en 6 étapes », Justine Debret décrit le processus de retranscription, parce qu'il en existe plusieurs façons. Nous pouvons par exemple faire un résumé de tout qui était dit, ou une retranscription littérale ou verbale (Debret, 2019). Dans ce mémoire, nous avons fait une retranscription littérale, ce qui nous permet de mettre l'accent sur la façon dont quelque chose est dit. Alors nous notons toutes les signes de réflexion comme des

pauses, des hésitations et des petits mots entre les phrases. J'ai alors noté tous les « fin » et « ben » et « eh », et aussi les éclats de rire.

La retranscription des entretiens a été effectuée le plus tôt possible après chaque entretien, pour inclure autant de détails que possible. J'ai également écrit des réflexions sur chaque entretien une fois ceux-ci terminées. Il peut être problématique de passer de la langue parole à la langue écrite, surtout dans une langue qui n'est pas votre langue maternelle. De petits détails peuvent changer le sens de la phrase. Debret écrit dans son texte qu'il ne faut pas sous-estimer la retranscription, en disant que c'est un travail « fastidieux et long ». Un entretien de 1 heure peut prendre 4 heures à retranscrire. Il est important de ne pas laisser le travail s'accumuler et de transcrire l'entretien le plus tôt possible pour qu'il soit encore frais en mémoire (Debret, 2019). Comme j'ai peu d'expérience avec des entretiens et la retranscription, cela a pris beaucoup plus de temps que prévu. J'avais du mal à entendre tout ce qui a été dit lors des entretiens lorsque j'ai écouté les enregistrements audio, et comme la moitié des entretiens étaient en français, il y avait encore des mots et des expressions que je n'avais pas entendus auparavant. J'ai donc écouté mes fichiers audio plusieurs fois, et j'ai essayé de les retranscrire précisément pour que la signification d'origine soit toujours là.

Les entretiens avec les jeunes femmes françaises se déroulaient en français et ont été retranscrits directement et mot à mot. Au contraire, les entretiens avec les Norvégiennes se sont déroulés en norvégien. J'ai alors dû les traduire afin qu'ils soient présentés en français. Ils ont été traduits aussi littéralement que possible, mais il faut tout de même souligner que ces citations ne proviennent pas directement des femmes norvégiennes, mais ont subi un processus de traduction. Dans la retranscription des entretiens norvégiens, j'ai également choisi de les traduire du dialecte à la langue officielle, avant de les traduire en français.

L'approche thématique

Pour analyser le matériel, j'ai choisi d'adopter une approche thématique. Johannessen, Rafoss, & Rasmussen se réfèrent à quatre phases de l'analyse thématique, conçue à l'origine par Virginia Braun et Victoria Clarke, mais ici simplifiée : préparation, codage, catégorisation et rapport (Johannessen et al., 2018). Je vais maintenant expliquer comment j'ai procédé à l'analyse et le contenu de chacune de ces quatre phases.

Phase 1 : Préparation

Dans la phase de préparation « vous obtenez des données et un aperçu des matériaux que vous avez » (Johannessen et al., 2018, p. 282). Puisque mes données étaient collectées à partir d'entretiens, la première chose que j'ai dû faire était de retranscrire tous mes fichiers audio. Chaque entretien a duré en moyenne une heure, alors il y avait beaucoup de pages de retranscription. J'ai conçu un document pour chaque personne. Dans ce document j'ai mis le guide d'entretien, et j'y ai écrit tout ce qui était dit sur chaque question directement dedans. Ainsi, j'ai commencé à arranger et à structurer la retranscription avant d'y réfléchir.

Lorsque tout le matériel était retranscrit, l'analyse a commencé. Par conséquent, la première phase de l'analyse a consisté à lire mes données. J'ai lu les pages de retranscription deux ou trois fois pour avoir un aperçu de mes données. En lisant j'ai pris des notes, tout en soulignant certaines phrases que je trouvais intéressantes.

Phase 2 : Codage

La phase suivante concerne le codage. « Le codage consiste à mettre l'accent sur des points importants de nos données » (Johannessen et al., 2018, p. 284). Afin d'avoir un aperçu des données que j'avais collectées, j'ai d'abord commencé par écrire quelques codes que j'avais remarqués lors de la phase de préparation, et je leur ai donné des couleurs différentes. Plusieurs codes sont également apparus en relisant la retranscription. J'ai alors rassemblé toute la retranscription sur un document et marqué les codes avec des couleurs. Voici quelques exemples de codes que j'ai utilisés pendant cette phase : 1. Lieu/Temps 2. Forme de harcèlement 3. Comportement 4. Réaction 5. Confiance/Pouvoir.

Nous pouvons alors voir que dans le codage il s'agit de structurer nos données et de commencer le processus d'analyse. Un document avec autant d'information peut sembler fastidieux, alors le codage est une excellente façon de commencer l'analyse. Johannessen et al. souligne aussi dans leur livre que nous faisons toujours des codes avec des questions spécifiques à l'esprit, que ce soit conscient ou inconscient. Nous commençons généralement, et puis plusieurs codes apparaissent. Il est également important de ne pas trop coder à la fois. Je divisais souvent une phrase en trois et quatre codes si je voyais que les différentes sections de la phrase appartenaient à des codes différents. Dans mon travail de codage, je n'ai pris conscience du code de la « réaction » que lorsque j'avais lu plusieurs pages de retranscription. J'ai donc complété le document et recommencé pour souligner toutes les réactions que j'avais négligées la première fois. On n'a pas besoin de coder plusieurs fois, mais je pense que c'est une très bonne méthode pour vraiment voir toute l'information importante. Étant donné que je n'en avais que six, j'ai également plongé profondément dans chaque entretien, et j'ai pu coder toute information pertinente.

Johannessen et al. décrivent cette forme de codage comme *proche aux données*. Autrement dit, les mots clés que j'ai choisis sont très spécifiques et montrent clairement le contenu des phrases codées. Cette approche présente de nombreux avantages, comme la possibilité de découvrir rapidement les nuances de notre codage. De plus, nous obtenons un meilleur aperçu des données avec lesquelles nous devons travailler et de leur pertinence par rapport à notre question de recherche. Nous sommes également bien préparés pour la prochaine phase de l'analyse, qui consiste à classer les codes dans des catégories plus profondes.

Phase 3 : Catégorisation

Comme mentionné, le codage consiste à mettre des mots sur des points importants de nos données. Nous examinons attentivement nos données et mettons en évidence tout ce qui peut être pertinent pour notre analyse. Dans la phase de catégorisation, il s'agit de trouver des thèmes plus généraux pour notre matériel. « La catégorisation implique de structurer les données en

catégories plus générales, ou bien en *thèmes* » (Johannessen et al., 2018, p. 295). Ce qui peut être un peu déroutant dans cette phase est que nos données peuvent être catégorisées de différentes manières. En revoyant nos codes et notre question de recherche, les catégories sont les suivantes : Des stéréotypes, des expériences (positives et négatives), des témoignages d'affection, la politesse, la communication et le harcèlement.

Phase 4 : Rapport

Dans la phase finale concerne les résultats de notre analyse. Ici, il est aussi important de noter nos résultats que d'expliquer pourquoi ces résultats sont intéressants. Johannessen et al. présentent dans leur livre quelques caractéristiques de cette partie de résultats. Premièrement, il est nécessaire d'avoir une structure soignée, avec un thème et des sous-thèmes dans un ordre compréhensible. Deuxièmement, nous devons avoir une présentation approfondie et nuancée de chaque thème. Enfin, il est important que tous les points et constatations aient un lien avec nos données et qu'elles puissent être commentées et liées à notre question de recherche. Dans ce mémoire, par exemple, un thème sera « le harcèlement ». Deux sous-thèmes sont « les expériences personnelles » et « les témoignages ».

Résumé

Ce chapitre s'est concentré sur la collection des données. J'ai fait des entretiens individuels et qualitatifs avec trois jeunes femmes norvégiennes et trois jeunes femmes françaises, qui ont toutes vécu pendant au moins un an dans l'autre pays. Mon analyse se fait avec une approche thématique, où le codage et les catégories sont utilisés pour structurer les données que nous avons collectées.

Chapitre 4 : Interactions dans l'espace public en Norvège

Introduction

Dans ce chapitre nous examinons les perceptions qu'ont les jeunes femmes françaises et norvégiennes des interactions dans l'espace public en Norvège. Dans la première partie, nous nous concentrons sur la Norvège vue par les Françaises. Dans la deuxième partie, nous nous attardons sur la Norvège vue par les Norvégiennes.

La Norvège vue par les Françaises

Communication positive avec les Norvégiens dans l'espace public – Briser le stéréotype du Norvégien réservé

En parlant des espaces publics et universitaires en Norvège, les jeunes femmes françaises interrogées ont discuté de leur communication avec des personnes inconnues ainsi que de leurs interactions avec des connaissances. En ce qui concerne les conversations avec des inconnus, leurs expériences ont généralement été décrites comme positives. Le thème principal qui se dégage des entretiens est *la réserve des Norvégiens* par rapport aux Français. Mais en même temps certaines des informatrices brisent *le stéréotype du Norvégien réservé*.

Zoé, par exemple, décrit les interactions entre elle et ses connaissances à l'université comme étant asymétriques en fonction de l'initiative – *les Norvégiens sont plus réservés*. D'après elle, ce sont les Français qui prennent plus d'initiative, mais au bout du compte, elle trouve qu'après la réserve initiale, les discussions qui s'ensuivent sont réciproques :

Fin, je pense que, oui, les Norvégiens, finalement chacun est dans son coin, mais si toi tu fais l'effort de venir dans son groupe, ou je ne sais pas quoi, il n'y a aucun problème, tu vois. Donc voilà, c'est peut-être différent, parce que les Français ils vont te parler, alors que les Norvégiens sont plus réservés, mais finalement si tu vas avoir une discussion, c'est la même chose qui ressort des deux côtés, je pense, selon moi. – Zoé

D'autres jeunes femmes ne font pas mention de la réserve norvégienne, mais décrivent plutôt des expériences où les Norvégiens ont pris l'initiative d'entamer la conversation avec elles :

Sinon il y avait des personnes qui sont venues spontanément vers moi. En dehors quand j'allais me promener j'ai parlé avec des promeneurs parce que j'ai caressé leurs chiens. C'était très convivial. Leurs chiens me plaisaient. Sinon, il y a une dame qui m'a donné son chien en temps qu'elle a fait ses courses. Et après on a discuté, et c'est pareil, c'est elle qui a discuté avec moi en gros. C'est sympathique, pas de mauvaises rencontres en Norvège. [Avant de venir en Norvège] j'ai pensé que ça faisait plus froid, et que les gens parlaient plus facilement aux autres, comme en France quoi. – Amélie

Amélie pense qu'il n'y a pas beaucoup de communication dans l'espace public en Norvège, mais que quand les conversations sont entamées c'est plutôt agréable. Elle décrit les

conversations avec les propriétaires de chiens qu'elle rencontre comme étant « conviviales ». Le fait qu'une dame lui confie son chien laisse entrevoir sa perception de la Norvège en tant qu'un pays où on fait facilement confiance à des personnes qu'on ne connaît pas. Elle souligne également que la conversation a été entamée par la dame, et que c'est la dame qui a dominé la conversation. Elle laisse entendre que la différence entre la France et la Norvège concernant l'aisance de communication n'est pas si grande.

Éloïse, comme Amélie, semble également ne pas vouloir alimenter les stéréotypes du Norvégien « fermé ». Elle souligne ce qu'elle décèle comme un sentiment général de respect dans l'espace public :

Ce qui m'a plu c'est que les gens sont vraiment respectueux de manière générale. Quand tu te balades dans la ville, il n'y a pas de déchets par terre, il n'y a pas des gens qui se poussent pour passer dans le bus. Ce genre des choses... Et même dans la ville aussi c'est mon impression, c'est calme. Les gens ne sont pas speed, c'est plutôt calme. Donc ça j'ai beaucoup aimé. Mais après, pour des cours, si j'ai rencontré des gens, fin je pense que c'est un peu un stéréotype, dans le sens qu'il y a des gens comme toi qui sont très ouverts d'esprit. On a rencontré aussi une fille au hiphop qui pareil était super ouverte d'esprit, fin je pense que c'est comme dans toute culture. Tu trouves de tout, ce n'est pas forcément une généralisation, mais c'est vrai que c'est peut-être un sentiment quoi. – *Éloïse*

Éloïse souligne le fait qu'elle trouve que les Norvégiens maintiennent un niveau élevé de propreté et d'ordre dans la rue. Dans cette même perspective, elle trouve qu'il y a un plus grand respect pour l'intégrité physique des personnes et leur intimité dans l'espace public – *il n'y a pas de gens qui se poussent pour passer dans le bus*. Elle laisse entendre que ce n'est pas le cas en France, liant le respect général qu'elle constate en Norvège avec ce qu'elle décrit comme étant une ambiance générale de calme « c'est calme... Les gens ne sont pas speed, c'est plutôt calme ».

Pour Éloïse, le fait que les Norvégiens sont calmes ne veut pas dire qu'ils sont fermés. Dans son discours, il y a un contraste entre la retenue générale qu'elle observe dans la rue et l'ouverture des amies dont elle parle – *des gens comme toi qui sont très ouverts d'esprit. On a rencontré aussi une fille au hiphop qui pareil était super ouverte d'esprit*. Éloïse cite ses expériences personnelles pour contredire l'image stéréotypée du norvégien réticent. En même temps elle banalise les différences en affirmant qu'elles sont universelles – *je pense que c'est comme dans toute culture. Tu trouves de tout*.

Communication difficile avec les Norvégiens dans l'espace public – *Expériences négatives relativisées*

Le fait que les jeunes femmes françaises parlent souvent du stéréotype norvégien – *je pense que c'est un peu un stéréotype* (Éloïse), même pour le nuancer, laisse entendre qu'il est quand même assez ancré dans l'imaginaire français, comme le montre la citation ci-dessous :

D'accord, ben, je trouve que ça fait partie de la culture, un peu, que tout le monde est un peu plus enfermé. Pas dans le mauvais sens du terme, mais tu vois chacun de son côté, et tout, et puis les gens étaient

vraiment... fin, ils te parlent si tu leur poses une question, mais puis ils ne vont pas te déranger plus que ça. – Zoé

Les Françaises remarquent souvent qu'en Norvège on n'est pas souvent *dérangé*. Cette dimension de la supposée réserve norvégienne est également perçue comme positive – *Franchement, je n'ai jamais été embêtée du tout* (Zoé). Elle souligne aussi que le fait que les Norvégiens sont vus comme *froids*, n'est pas nécessairement vrai, et que, pour elle, la distance entre les gens est plutôt confortable.

Ouais, mais du coup, les gens parlent beaucoup moins que si tu es en France, mais après ça ne m'a pas choquée parce que je n'aime pas si on me parle trop, alors. Mais non, ça ne m'a pas dérangée. C'est même plutôt agréable. Tu es dans ton coin, et puis voilà quoi. [...] Ben, ils répondent gentiment, et puis... mais c'est tout tu vois [rire]. Ils ne vont quand même pas commencer à te poser des questions et tout, mais ils répondent poliment, et puis voilà. – Zoé

Zoé décrit le manque de communication en Norvège comme quelque chose de positif. Elle souligne aussi que quand il y a une interaction, les Norvégiens sont polis – *ils répondent gentiment [...] Ils répondent poliment*. La citation de Zoé nous fait aussi remarquer que la communication qu'elle décrit est souvent basée sur des interactions brèves. Cela implique qu'il n'y a pas beaucoup de discussion entre les gens qui ne se connaissent pas, mais plutôt une question et une réponse, et puis l'interaction est finie – *mais c'est tout tu vois*.

Cela nous mène à l'autre côté de la communication dans l'espace public en Norvège. En fait, plusieurs des jeunes Françaises disent que c'est plus difficile de prendre contact avec les Norvégiens. Éloïse parle du manque d'interaction dans l'espace public, ci-dessous :

Ben peu d'interaction. Comme par exemple 'bonjour' au chauffeur du bus, ou 'merci', fin les formes de politesse, mais sinon pas d'interaction. En Norvège, attends, je réfléchis pour ne pas oublier... Je ne sais pas si ça rentre en compte, mais les distances entre les gens. Par exemple, tu ne mets pas juste à côté des Norvégiens, car ils veulent leur espace personnel. Tu sais ce que je veux dire ? Je ne sais pas si ça rentre en compte. Parce que si tu veux passer juste à côté d'un Norvégien, peut-être qu'il va se demander 'pourquoi elle me passe à côté quand il y a de place là-bas'. Ce genre de chose. – Éloïse

Éloïse parle de la distance entre les Norvégiens, en laissant entendre que celui-ci n'est pas aussi prononcé en France. Pour elle, cette distance rend difficile la prise de contact avec des Norvégiens. Elle précise qu'un Norvégien serait très confus et se poserait des questions si on s'asseyait à côté de lui ou si on entrait dans son espace personnel. Néanmoins, elle souligne également que ça fait partie de la culture norvégienne, ce qui est tout à fait compréhensible compte tenu des stéréotypes norvégiens. En se référant au livre « *The Social Guidebook to Norway* » (Bourrelle, 2014), un livre illustré qui montre les stéréotypes norvégiens, elle met le doigt sur un tel stéréotype du peuple norvégien :

Et après je ne l'ai pas trop constaté, mais je me souviens qu'il y a dans le livre '*The Social Guidebook to Norway*', c'est le fait qu'apparemment, justement, ça ne se passe pas trop de dire 'bonjour' ou des choses au caissier, parce que on a peur de les interrompre. Alors ce n'est pas impoli de ne pas dire « bonjour »,

c'est juste que tu n'as pas envie de déranger la personne en la coupant dans son travail. Voilà, après moi je ne l'ai pas remarqué, mais peut-être un peu. C'est en lisant que j'ai dit que '*ah okay peut-être*'. – Éloïse

Ceci n'est donc pas une observation directe, mais un commentaire sur le livre « The Social Guidebook to Norway ». Ce livre est écrit par Julien S. Bourrelle en 2017, où l'objet est de montrer les normes et les règles non écrites en Norvège. Éloïse parle ici d'une partie du livre qui décrit le comportement des Norvégiens en entrant dans un magasin. Même si elle n'a pas vécu cette expérience elle-même, elle se dit qu'il y a quelque chose de vrai sur cette conception. Il y a alors une comparaison implicite entre la Norvège et d'autres pays, comme la France, où au contraire c'est impoli de ne pas dire bonjour.

Dans la culture française les règles de politesse sont très présentes, et Éloïse compare ici les deux cultures quand il s'agit de comment se comporter en entrant dans un magasin. Elle est habituée de dire '*bonjour*' aux caissiers, et pour elle c'est bizarre de ne pas utiliser cette forme de politesse en Norvège. Elle met l'accent sur le fait qu'il y a en Norvège une sorte de peur qui régit les interactions, et que les Norvégiens ont peur d'être impolis si on interrompt quelqu'un d'autre dans son travail, ou justement si on entre dans l'espace personnel d'une autre personne – *alors ce n'est pas impoli de ne pas dire bonjour*. D'après la citation d'Éloïse, de ne pas dire bonjour aux caissiers est un essai de ne pas les déranger – *c'est juste que tu n'as pas envie de déranger la personne en la coupant dans son travail*.

Pareillement, Amélie, en parlant de la communication en Norvège, dit que « Il n'y en a pas beaucoup, parce que les gens ne vont pas facilement vers les autres. » Alors, selon elle, le manque de communication est un résultat de la distance que les Norvégiens ont entre eux en général. Elle pense que les Norvégiens dans la rue peuvent être neutres envers les personnes qu'ils ne connaissent pas, comme le montre la citation ci-dessous :

Je ne sais pas si je peux dire qu'ils sont indifférents entre eux ? C'est-à-dire ils ne se regardent pas, ils ne se parlent pas s'ils ne se connaissent pas. Ils sont neutres. Je n'ai pas fait trop de clubs, alors je ne peux pas dire ça, mais oui dans les salles du cours il faut avoir une raison pour parler aux gens, sinon ils ne vont pas vers toi. Sinon il faut qu'on les connaisse. – Amélie

Dans cette citation, Amélie décrit le comportement des Norvégiens en décrivant ce qu'ils ne font pas – *ils ne se regardent pas, ils ne se parlent pas s'ils ne se connaissent pas [...] ils ne vont pas vers toi*. Ici nous trouvons quatre négatifs, ce qui nous dit qu'Amélie voit la communication dans le sens négatif. Elle parle de ce qui *ne se fait pas*, à l'opposé de ce qui *se fait*. Selon elle, la communication est fonctionnelle au lieu de phatique ; elle doit être dictée par un besoin réel et non pour le plaisir.

Un autre sujet qui découle de cette citation est la neutralité. Dans ce contexte, Amélie mentionne l'indifférence des gens, ce qui nous fait penser que cette neutralité signifie le manque d'engagement. Il n'y a pas beaucoup de communication ou interaction entre les personnes dans l'espace public, que ce soit positive ou négative. Les gens se concentrent sur eux-mêmes et ne prêtent pas beaucoup d'attention au monde extérieur. On peut déduire qu'elle se réfère à l'alcool

en disant que « je n'ai pas fait trop de clubs », en laissant entendre que l'alcool peut avoir un effet sur cette neutralité.

Pendant les entretiens avec les autres jeunes femmes françaises, elles montrent l'effet de l'alcool comme quelque chose de positif pour la communication en Norvège. La vue générale des Norvégiens est, selon les jeunes Françaises, qu'il est plus difficile de rentrer en contact avec eux qu'avec les Français, mais Éloïse dit ci-dessous que sous l'effet d'alcool c'est autre chose.

Oui, en France aussi, dès que tu as bu, tu vas plus facilement vers les autres. Tu vas plus facilement discuter etc. Mais c'est moins flagrant qu'en Norvège parce que justement, déjà dans la vie de tous les jours il y a des interactions même avec des gens que tu ne connais pas. Alors qu'en Norvège, justement, c'est vrai que la journée tu ne parles à personne, et puis en fait quand c'est soirée tous les Norvégiens sont super joyeux et vont venir te parler etc. Donc, la différence c'est moins choquant en France qu'en Norvège, mais au final je pense que c'est pareil. C'est juste que vu de base, nous, on est déjà un peu plus ouvert à la communication, peut-être. [...] C'est juste qu'en Norvège on n'est pas habitué à ce comportement-là. – *Éloïse*

Ce qui est intéressant ici est qu'Éloïse parle de la différence entre les deux nationalités en disant qu'il y a un moins grand écart entre la journée et la soirée en France qu'en Norvège. Éloïse explique qu'essentiellement les Français sont un peu plus ouverts à la communication que les Norvégiens, et que la communication en France ne change pas beaucoup entre la journée et la soirée, alors qu'en Norvège il y a une grande différence entre les deux. Dans son discours, elle compare alors le Norvégien bourré au Français sobre – *déjà dans la vie de tous les jours il y a des interactions même avec des gens que tu ne connais pas* (en parlant de la France) et *quand c'est soirée tous les Norvégiens sont super joyeux et vont venir te parler etc.* Elle souligne alors que ces différences sont plus prononcées en Norvège, mais hésite entre vouloir considérer les deux cultures comme différentes, et trouver des points communs universels.

Témoignages d'affection dans l'espace public en Norvège – *Les exigences de la pudeur*

Une autre observation des informatrices françaises était par rapport aux marques d'affection dans l'espace public. Le thème de l'affection est apparu dans tous les entretiens, et c'était évident qu'elles pensaient que c'est moins acceptable en Norvège qu'en France, même si elles trouvaient toutes que c'était de base acceptée. Soit les jeunes femmes n'ont pas remarqué beaucoup d'affection en public, soit elles n'y avaient pas beaucoup réfléchi. Éloïse fait remarquer que c'est accepté, mais que ça arrive moins qu'en France. Elle fait référence à ses amis français, qui étaient en couple avant de venir en Norvège, et qui étaient attentifs à leurs marques d'affection quand ils étaient en public en Norvège. Cela souligne son impression que les Norvégiens sont plus pudiques en public, comme nous le verrons ci-dessous :

Je dirais que oui c'est acceptable, j'ai déjà vu des Norvégiens qui se font une accolade, ou même deux personnes en couple qui s'embrassaient. Mais je dirais que c'est quand même moindre de rapport physique dans l'espace public. Ça existe à l'université, [mais] je pense que les couples ne vont pas se mettre à s'embrasser, et se prennent par les bras et tout. Et pour justement voir par rapport aux couples français. J'avais deux amis qui étaient en couple en Norvège. [...] Eux, ils disaient que parfois quand ils

étaient à la bibliothèque, ils se faisaient un peu des câlins et tout ça, et ils se disaient que « on doit peut-être s'arrêter parce que les Norvégiens vont croire qu'on se saute dessus » quoi. « Ils vont trouver qu'on est très, très proches quoi. » Que ça va les mettre mal à l'aise. Et oui, je dirais que les Norvégiens étaient plus pudiques, du moins dans l'espace public. En termes de contact physique, d'affection. Plus pudiques, oui. – *Éloïse*

Dans son discours, Éloïse parle de quatre différentes formes d'affection – *s'accoler, s'embrasser, se prendre par les bras, se câliner*. Au début de la citation elle parle en général de l'affection dans l'espace public en Norvège, en disant que « c'est acceptable mais que c'est quand même moindre de rapport physique », puis elle nous donne un exemple avec ses amis et la bibliothèque. C'est intéressant qu'elle utilise la bibliothèque comme exemple, car celles-ci sont réservées à la lecture en silence, ce qui rend un peu humoristique sa référence au jugement imaginé des Norvégiens – *Les Norvégiens vont croire qu'on se saute dessus*.

Il y a un certain degré de gêne dans la citation d'Éloïse. Elle décrit les sentiments ressentis par ses amis d'être regardés ou jugés – *ils vont trouver qu'on est très proches, ça va les mettre mal à l'aise*. Cela génère une sensation de gêne à trois niveaux différents. Il ne s'agit pas seulement de la façon dont on se comporte en public, mais aussi de la façon dont on est perçu, et aussi du fait qu'on peut créer une ambiance désagréable ou inconfortable pour des autres gens. Éloïse utilise ici l'exagération pour faire valoir son point de vue sur l'écart entre ce que les Norvégiens attendent du comportement dans les bibliothèques, et en même temps qu'elle implique ce qui est attendu en France.

Résumant les perceptions des Françaises des communications dans l'espace public (et universitaire), nous avançons qu'elles reconnaissent un certain stéréotype du *Norvégien réservé*. En même temps, elles apparaissent soucieuses d'entretenir une image plus nuancée des Norvégiens, qui n'est pas tout à fait conforme au stéréotype. Elles semblent également apprécier certains aspects de la réserve norvégienne, à savoir le calme et la discrétion.

La Norvège vue par les Norvégiennes

Communications positives dans l'espace public – *la culture de la nature*

Les jeunes femmes norvégiennes interrogées réfléchissent également sur le comportement dans l'espace public en Norvège. Pour elles, le stéréotype du Norvégien réservé est quelque chose qu'elles pensent bien correspondre à la réalité. Dans leurs entretiens, elles décrivent les Norvégiens comme retenus par rapport aux inconnus, mais elles soulignent aussi que lorsqu'on parle à un Norvégien, c'est toujours agréable, et tout le monde est très prêt à aider si nécessaire.

Marie, par exemple, parle de l'interaction publique comme quelque chose de très rare en Norvège, mais elle dit aussi que quand ça arrive, c'est plutôt positif. Nous avons parlé de la difficulté de parler aux Norvégiens, et elle a dit ce qui suit :

Moi, je pense que ça peut sembler difficile parce que nous ne sommes pas si expressifs, mais si tu le fais je pense que les Norvégiens sont plus disposés à répondre aux demandes de renseignements, quand je pense à mes expériences à l'étranger. Oui, ça je pense vraiment. Mais en général, alors la plupart des Norvégiens, lorsqu'ils expriment quelque chose, ils sont plutôt heureux, peu de gens sont en colère ou sont maussades en public, mais c'est comme... dans la rue ils sont un peu comme ... tu comprends ? –
Marie

Marie décrit ici le Norvégien général comme sans expression. Dans cette citation nous trouvons un registre d'émotions – '*expressifs*', '*heureux*', '*colère*', '*maussades*'. Marie explique que même s'il y a moins de communication en Norvège, la qualité de cette communication est meilleure. Elle implique ainsi qu'il y a plus de communication en France, mais qu'ils osent aussi exprimer des émotions négatives en public.

Le fait qu'elle dise qu'il peut sembler difficile de parler aux Norvégiens même si, pour elle, ce n'est pas le cas, souligne la peur d'être impoli comme nous en avons parlé précédemment. Le point de vue de Marie nous montre les Norvégiens comme très polis. En disant que les Norvégiens sont disponibles pour s'aider, elle implique que même s'ils ne veulent pas être dérangés par des personnes inconnues, ils sont également polis dans ce contexte si cela se produit. Kari a aussi une vue similaire :

Oui, c'est très comme « mon espace privé » et donc quand quelqu'un me parle, justement je me dis un peu « wow, pourquoi ? ». Mais je pense toujours que c'est sympa, et j'aimerais que les gens parlent plus, et que c'était un peu plus comme dans d'autres pays. En fait, c'est toujours positif, c'est juste qu'on l'évite automatiquement, et je ne sais pas pourquoi. Ce n'est peut-être qu'une partie de la culture. – *Kari*

Kari décrit ici des sentiments contradictoires. D'une part, elle se demande pourquoi des inconnus lui parlent sans encouragement, mais d'autre part, elle veut bien que les Norvégiens puissent parler plus facilement aux autres en public. Il s'agit donc principalement de l'habitude automatique. Elle reconnaît qu'elle aime son espace privé, et qu'elle est dans ce sens *une Norvégienne typique*.

Cette perception exprimée de Norvégiens comme disposés à aider émerge également à travers les autres entretiens avec les jeunes femmes norvégiennes, surtout en parlant du Norvégien dans la nature. « Ut på tur » est une expression norvégienne qui renvoie à la culture des promenades et des excursions par exemple à la montagne ou dans la forêt etc. Pour les Norvégiens, la nature est très importante (Longva, 2003), et ils sont très fiers de cette nature avec les fjords, les rivières et les montagnes. Ils se sentent en harmonie avec la nature qui les entoure, et cette joie s'exprime précisément lorsqu'on rencontre un Norvégien dans son élément : la nature.

Quand tu es à la montagne, tout le monde est ami. Tout le monde se parle et c'est comme ... Ou peut-être pas se parle, mais on dit 'bonjour'. Je salue des gens que j'ai vus cent fois dans la ville, mais je ne les ai jamais salués auparavant. Mais je les salue à la montagne, parce que c'est comme 'Bonjour ! Salut !' et 'Woho !' [rire]. C'est marrant ! Tu changes beaucoup... Tu passes d'être Norvégien à être promeneur. –
Marie

Selon Marie, les Norvégiens traversent une sorte de transformation lorsqu'ils sont dans la nature. La partie réservée et calme disparaît, et ils deviennent plus ouverts et accessibles aux autres. D'après Marie, c'est presque comme s'ils changeaient un peu de personnalité lorsqu'ils sont dans la nature. L'ambiance est différente de celle dans les villes où les gens sont plus stressés et visiblement pressés. Selon Marie, lorsque les Norvégiens sont à la montagne, la communication peut également devenir plus ouverte, parce qu'il y a plus d'espace et ils se sentent plus libres. Nous voyons cela quand elle dit : « c'est comme 'bonjour ! Salut !' et 'Woho !' ». Dans cette partie de la citation, nous voyons l'enthousiasme que Marie sent quand elle parle de la nature et des gens qu'elle rencontre à la montagne, et c'est cet esprit qu'elle veut exprimer et expliquer aux autres cultures. Nous comprenons également avec cette citation la fierté qu'elle ressent d'être norvégienne – *Tu passes d'être Norvégien à être promeneur.*

Kari soutient ce que dit Marie, mais elle a peur que la culture de saluer soit sur le point de disparaître. En parlant des Norvégiens et la nature, elle dit que :

C'est quelque chose que j'aime bien chez les Norvégiens et la culture norvégienne, et j'ai peur que ça disparaisse. On dit 'bonjour' à tout le monde quand on se promène. Il me semble qu'il y a une loi non écrite à la montagne, qu'on peut parler à n'importe qui et que tout le monde s'aide. Nous nous soutenons, que tu sois étranger ou Norvégien. J'ai vu ça souvent, on se promène et on se salue, et... Je pense que c'est assez spécial, je ne sais pas si tous les autres pays le font. – *Kari*

Kari parle des normes norvégiennes concernant la nature et les promenades. Après cette citation, elle dit aussi que « j'ai peur que notre génération soit si réservée qu'elle ne se souvienne pas de la culture de saluer ». Kari, comme Marie, semble aussi très fière de cette partie de sa culture – *je ne sais pas si tous les autres pays le font.* En même temps elle exprime une sorte de peur pour que cela disparaisse avec sa génération. Elle laissant alors entendre que ce sont surtout les générations précédentes qui maintiennent cette culture, et que les jeunes Norvégiens d'aujourd'hui deviennent de plus en plus fermés si bien qu'ils n'osent plus se saluer dans les montagnes.

Expériences de retenue – la gêne norvégienne

Les jeunes femmes norvégiennes ont plusieurs exemples de Norvégiennes timides. Dans son entretien, Marie parle d'un épisode dans la salle de sport en Norvège. Ils avaient une animatrice sportive des États-Unis qui les faisait tous chanter et crier énergiquement avec la musique pendant la séance d'entraînement.

Ce qu'elle ne sait pas, c'est que les Norvégiens ne fonctionnent pas comme ça. Alors personne ... ben quelqu'un a crié « oui » [faiblement], et elle était comme « okay ? » [...] Personne ne chante avec elle, parce que nous sommes norvégiens. Et j'aurais pu le faire si quelqu'un d'autre l'avait fait, mais ça devient gênant. Alors peut-être que c'est une telle collision de communication. – *Marie*

Cette « collision de communication » dont Marie parle se produit souvent face à d'autres cultures d'après elle. L'animatrice sportive de Marie n'était peut-être pas habituée à la façon

dont ils communiquent en Norvège, ou peut-être qu'elle essayait d'engager les Norvégiens pour leur montrer les avantages de sa culture. Comme ils étaient tous des Norvégiens, personne n'osait rien dire, et donc Marie l'a décrit comme *génant* de participer dans le chant. Elle dit également que si d'autres avaient chanté, elle aurait pu donner de la voix. Elle ajoute aussi qu'elle a vu ce comportement dans l'université aussi : « S'ils disent 'avez-vous des questions ?', et ben si tu n'en as pas c'est autre chose, mais personne ne dit 'non'. C'est complètement silencieux. C'est juste très silencieux. » Selon Marie, les Norvégiens sont en général silencieux parce qu'ils trouvent embarrassant de parler à voix haute dans des contextes où les autres ne parlent pas.

En revanche, Julie pense que le silence ou la réserve des Norvégiens sont une question d'introversion plutôt que de timidité. Un stéréotype sur les Norvégiens, selon le livre de Bourrelle (2014), est qu'ils prennent deux places dans les transports publics, et qu'ils ne veulent pas s'asseoir à côté de quelqu'un qu'ils ne connaissent pas dans le bus, ce dont Julie parle ci-dessous :

Par rapport à d'autres pays et à des personnes d'autres cultures, on est très renfermé. On n'a pas envie de se parler dans le bus, ou d'ailleurs de s'asseoir côte à côte. Et c'est ainsi... ce n'est peut-être pas exactement accepté, en gros, de parler avec des gens qu'on ne connaît pas. Bien que ce ne soit pas problématique, ce n'est tout simplement pas quelque chose que font les Norvégiens... ben pas souvent en tout cas. – *Julie*

Julie dit que ce n'est pas un problème de parler aux Norvégiens – *Bien que ce ne soit pas problématique, ce n'est tout simplement pas quelque chose que font les Norvégiens.* Néanmoins, d'après elles il y a une sorte de règle non écrite qui fait que ce comportement ne se produit pas aussi souvent en Norvège que dans d'autres pays, comme la France. En même temps, Julie dit que « On n'a pas envie de se parler », et comme ça elle laisse entendre qu'il est ici question de désir et non pas de normes. D'après elle, la plupart des Norvégiens ne veulent pas être dérangés, et préfèrent être laissés tranquilles.

Alors que Julie décrit les Norvégiens comme renfermés, Kari essaie de dire quelque chose sur l'endroit et le moment où ils sont silencieux et réservés.

Dans tous les cas, les transports publics. Là, on ne se parle pas, s'il n'y a pas quelque chose de particulier, s'il n'y a rien qui se passe. À la plage, on est légèrement vêtue et calme, et alors le seuil pour parler est un peu différent. Là, on se détend un peu plus. Dans le bus il y a beaucoup de stress, de précipitation et les gens n'ont pas beaucoup de temps pour parler. Dans une université tout le monde est du même avis, tout le monde est étudiant, et puis je pense qu'il est plus facile de ... Au moins je me sens plus d'appartenance à tout le monde que je vois à l'université parce que, justement, je sais que nous sommes tous étudiants, et tout le monde a des périodes d'examen et du stress et ... Oui, parler aux gens dans un environnement fermé comme ça est beaucoup plus facile que parler aux gens au hasard dans la rue. [...] Je n'aime pas parler aux gens [dans la salle du sport]. Là je suis à mon niveau le plus bas et le plus vulnérable [rires]. – *Kari*

Il y a une échelle de la communication qui dépend du contexte, d'après Kari. Dans cette citation elle parle de ce qui rend la communication avec des personnes inconnues plus ou moins difficile

dans les différents lieux qu'elle décrit. Si nous regardons les sentiments qu'elle décrit dans chaque contexte, nous voyons que les comportements et les formes de communication sont liés aux contextes. Dans des endroits comme les transports publics, elle exprime le sentiment de stress, de précipitation et de la temporalité. Elle parle également de ses sentiments dans le contexte de la salle du sport, où il y a un niveau affectif avec la vulnérabilité et la fragilité. Dans ces endroits, Kari ne veut pas que les gens lui parlent, et elle dit aussi que les autres Norvégiens ne veulent pas non plus interagir avec les inconnus dans ces contextes.

En revanche, elle décrit la plage avec des sentiments de calme et de tranquillité – *on se détend un peu plus*. Il y a une ambiance différente à la plage qui la rend plus ouverte à parler à des inconnus. Elle a le même sentiment à l'université où elle décrit des sentiments d'appartenance. Kari pense qu'il est plus facile de parler aux gens lorsqu'ils partagent un style de vie avec elle, comme à l'université, où elle trouve une sorte d'affiliation qui facilite l'ouverture, plutôt que dans la rue où elle peut rencontrer n'importe qui. Elle souligne également l'aspect du stress, en disant que c'est beaucoup plus confortable de parler avec des autres personnes lorsqu'on se détend.

Les aspects plus négatifs de la communication en Norvège ressortent également des entretiens avec les jeunes Norvégiennes. Comme nous l'avons vu, elles parlent beaucoup du Norvégien calme et réservé, mais Julie mentionne également que les Norvégiens peuvent être assez insensibles et impolis. Elle travaille depuis longtemps dans l'industrie de la restauration et affirme que certains clients prennent des libertés que ne sont pas toujours bien reçues.

Sinon, on remarque peut-être aussi qu'en Norvège nous ne sommes pas si polis lorsque nous ne sommes pas d'accord, dans l'espace public. En ce cas-là, ils sont peut-être meilleurs en France, où ils devront toujours dire 'vous'... Mais ici, si tu te trompes en tant que serveuse par exemple, et que le client se met en colère, ils ont tendance à dire exactement ce qu'ils pensent, sans penser que peut-être on... alors j'utilise ça comme exemple, parce que c'est assez proche de moi. Je pense donc que nous avons la politesse dans l'espace public, et que nous avons aussi tendance à ne pas être poli dans l'espace public en Norvège. – *Julie*

Julie a remarqué qu'il est courant d'utiliser la forme de politesse « vous » en parlant aux inconnus en France. Elle pense que cela crée une sorte de politesse qu'ils n'ont pas nécessairement en Norvège. Elle souligne que si on a un conflit en France, on utilise toujours ces phrases de politesse, tandis qu'en Norvège, on peut rapidement se retrouver dans une discussion qui s'envenime par manque de formules de politesse. Julie laisse alors entendre que cela peut être une raison pour laquelle les Norvégiens peuvent être considérés comme impolis par rapport aux Français, où cette culture de politesse est très forte.

Témoignages de salutation dans l'espace public en Norvège – *la bise en Norvège – serrer la main*

Selon Kari, les Norvégiens ont peur de ne pas se sentir appartenir à un groupe, d'être exclus des autres ou de se sentir méprisés. Cela s'exprime également lorsque nous avons parlé de

l'affection en public. Les jeunes Norvégiennes ont convenu qu'il est acceptable de montrer de l'affection dans l'espace public en Norvège, mais que cela est néanmoins souvent méprisé d'un regard hostile.

Oui, je pense que cela est largement accepté. Ceux dont on est proches, on s'embrasse comme on veut, ou du moins je le fais, tandis qu'à ceux qu'on ne connaît pas aussi bien ou à ceux qu'on rencontre pour la première fois, on peut hocher la tête, ou éventuellement serrer la main. C'est une chose que les Norvégiens font quand ils disent bonjour. C'est la manière générale de saluer ici. Mais je sais que pour d'autres cultures, cela semble très éloigné. [De serrer la main ?]. Oui, au lieu de faire la bise, c'est juste comme ... [elle serre la main]. – *Julie*

Pour Julie, la forme d'affection publique dépend de la relation entre les personnes. Elle compare cela à la France, où ils font la bise avec tout le monde, quelle que soit la relation, ce qui peut sembler plus inclusive pour certaines personnes. C'est peut-être une autre raison pour laquelle les Norvégiens sont considérés comme plus réservés. Selon Julie, quand ils entrent dans un lieu avec beaucoup de personnes, comme lors d'une fête, il est normal de dire bonjour et faire un signe de la main en entrant. En France, comme le dit Julie, il est beaucoup plus courant de se lever pour faire la bise aux nouveaux venus dans la fête, qu'ils les connaissent ou non. Cependant, Julie dit que pour les Norvégiens cette façon de saluer devient probablement un peu trop intime, et ils peuvent se sentir mal à l'aise dans une telle situation.

Chapitre 5 : Interactions dans l'espace public en France

Introduction

Dans ce chapitre nous allons regarder les perceptions qu'ont les informatrices françaises et norvégiennes des interactions dans l'espace public en France. Premièrement, nous examinons regarder les remarques de la part des Norvégiennes, puis celles des Françaises.

La France vue par les Norvégiennes

Expériences positives dans l'espace public – *la politesse*

Après avoir discuté de la perception qu'ont les jeunes Norvégiennes de l'espace public en Norvège, nous avons parlé de leurs expériences de communication en France. Quand il s'agit de communiquer avec des inconnus, elles ont eu des expériences différentes qui décident si elles considèrent ces expériences comme positives ou négatives. La politesse est ici souvent mentionnée comme un facteur important dans la communication et a un impact positif dans la vie quotidienne. Julie mentionne également qu'il y a une culture pour dire « bonjour » en entrant dans un magasin :

Là, je pense que la différence entre la communication publique et la communication avec des inconnus, la communication avec des gens que tu connais... est peut-être très marquée. Plus marqué qu'ici. Cela peut avoir quelque chose à voir avec la langue et la forme de politesse [...] mais alors c'est aussi le cas lorsqu'il faut dire bonjour en entrant dans un magasin, et si on ne le fait pas, on sera vu comme relativement impoli. La culture de la politesse est très présente dans l'âme des Français. Du moins dans les espaces publics. – *Julie*

Julie parle ici de trois types de communication différents : *la communication publique, la communication avec des inconnus, et la communication avec les gens que tu connais*. Elle voit une nette différence entre ceux-ci, parce qu'elle note qu'on utilise souvent une forme de politesse lorsqu'on parle à des personnes inconnues et à des professionnels des services, tandis qu'on dit souvent « tu » à des personnes qu'on connaît déjà. En mettant l'accent sur la culture de la politesse en France, elle laisse entendre qu'elle n'est pas aussi présente en Norvège.

Marie décrit l'espace public en France comme plus bruyant, en soulignant des mots comme *ouvert, forte* et *son*, elle dit qu'il y a généralement beaucoup de communication :

Une communication plus ouverte, plus forte ... donc plus de son en général. Quand tu es dehors... les gens parlent plus. Les gens pourraient venir vers moi et dire comme « oh, tu dois être d'un endroit où il fait froid » [rires]. C'était en fait un gars qui est venu me voir de manière complètement inattendue, et il a dit du genre « oh, salut ! » Alors il s'est assis sur une chaise à côté de moi, et puis c'était comme ça ... et ça peut arriver au magasin et à d'autres endroits que les gens te parlent. Mais c'est peut-être une version du flirt. Ce sont surtout des jeunes hommes, pas des femmes. – *Marie*

Marie évoque ici plusieurs fois des situations où des gens sont venus vers elle pour parler, apparemment sans raison – « *oh, tu dois être d'un endroit où il fait froid* » et « *oh, salut !* ». Il est clair dans ces situations que ces hommes ne viennent pas vers Marie parce qu'ils ont quelque chose à lui demander. Pour elle, il semble absurde que des personnes inconnues s'approchent d'elle et lui posent de telles questions. Il est notable dans la façon dont Marie en parle qu'elle ne pense pas que ce soit nécessairement désagréable, mais que c'est pour elle étrange, c'est pourquoi elle rit. Elle souligne qu'il s'agit principalement de jeunes hommes et non de femmes. Il lui semble peu probable que quiconque lui parle sans raison, et elle laisse entendre ici que ces hommes ne seraient probablement pas venus vers elle sans vouloir la draguer.

Néanmoins, ce ne sont pas exclusivement les hommes qui ont pris l'initiative de parler à Marie en public. Elle se souvient d'une fois qu'il y avait une femme qui l'a abordée :

J'étais dans un magasin de chaussures une fois. Et c'était à la fin des vacances quand la plupart de mes amis au pair avaient déménagé. Alors j'allais m'acheter une paire de nouvelles sandales, puis j'ai eu un très bon contact avec celle qui y travaillait. Elle était vraiment, vraiment gentille. Elle a pris beaucoup d'initiatives, elle m'a posée des questions, et c'est à ce moment-là que j'ai dit que j'étais un peu seule à ce moment-là [...] Mais elle m'a demandée si nous devrions nous rencontrer pour prendre un verre de vin ou pour faire quelque chose un jour. Et oui, nous nous sommes rencontrés et nous sommes désormais amies sur Facebook. – *Marie*

Dans ce contexte, Marie évoque des sentiments tel que la solitude – *j'étais un peu seule*. Elle décrit ici une Française qui a pris l'initiative et voulait lui tenir compagnie. Cela montre un côté des Français comme empathiques et disposés à aider. C'est aussi un contraste avec les hommes qu'elle décrit qui viennent flirter avec elle. La femme du magasin a offert à Marie une amitié au lieu de la mettre mal à l'aise d'être abordée.

Expériences négatives dans l'espace public – *le bruit*

Les jeunes Norvégiennes ne semblent pas avoir exclusivement l'impression que la communication a un effet positif en France. Plusieurs disent que l'espace public en France est chaotique et stressant. Marie décrit les Français comme généralement peu disposés à aider dans la citation ci-dessous :

Ce que je n'aimais pas beaucoup, au moins au début, c'est qu'il y avait tellement de gens, comme dans les rues, qui étaient très stressés, et ils ont très peu remarqué que tu te promènes avec deux petits enfants, par exemple. Dans la poussette. Cela m'a vraiment énervée que les gens puissent te bousculer et ne pas tenir compte du fait que je me déplaçais avec un gros landau jumeaux. Personne ne semblait bouger, personne ne m'ont aidé. Tout le monde était complètement dans son propre monde, et comme je viens d'un petit village où tout le monde connaît tout le monde, je suis habituée que les gens soient très serviables. – *Marie*

Dans cette citation, nous avons un registre des émotions négatives – stress inutiles, inattention, irritation. Marie ressent ici une sorte de colère contre les Français qui ne l'aideraient pas. Ici, elle compare la culture française à la norvégienne en disant qu'elle, en tant que Norvégienne,

est habituée à ce que les gens soient beaucoup plus serviables aux inconnus. Marie met l'accent sur le sentiment d'entrer dans une nouvelle culture, où elle doit s'habituer à de nouvelles choses auxquelles elle n'était pas habituée auparavant. Elle souligne également qu'elle est progressivement devenue plus à l'aise avec, par exemple, le nombre de personnes dans les rues. Elle laisse entendre que les rues de Norvège ne sont pas aussi fréquentées. Elle est habituée à un environnement où les gens se soucient les uns des autres, et il n'y a pas beaucoup d'inconnus dans la rue – *je viens d'un petit village où tout le monde connaît tout le monde.*

Marie réfléchit au sentiment de l'espace public en France. Elle commence la citation ci-dessous en hésitant si le mot *ouverte* suffit pour décrire la communication :

Avant tout, je dirais plus ouverte. Ou est-ce que je dirais ça ? Oui, je le dirais. Une communication plus ouverte. Les gens parlent généralement plus. Une communication plus forte, je dirais. Il y a plus de bruit, il y a plus de son, il y a plus de bavardages, il y a des cris, des rugissements, c'est-à-dire des couples qui ... oh, j'en ai vécu beaucoup. Des couples qui se disputent dans la rue sans penser qu'ils sont dans la rue, j'en ai fait l'expérience plusieurs fois en France. Ils emportent donc leur vie privée en public, absolument.
– Marie

Le mot *ouverte* a en général un ton plus positif, et pour Marie il ne suffit pas vraiment pour décrire la communication en France, et c'est pourquoi elle hésite ici. Elle poursuit en disant que oui, ils sont plus ouverts en France, mais que ce n'est pas nécessairement dans un sens positif. Elle décrit ici plusieurs formes de communication qu'elle a remarquées en France, et met l'accent sur la quantité – *plus de bruit, plus de son, plus de bavardages*. La façon dont cela est dit, ainsi que la répétition du mot *plus*, nous donne le sentiment que ce comportement pour Marie est considéré comme exigeant. Elle continue d'encadrer des formes de communication négatives, qui soulignent le sentiment d'ennui – des cris, des rugissements, des couples qui se disputent dans la rue. Marie nous montre ici un exemple dont elle a été témoin à plusieurs reprises ; des couples qui emportent des interactions privées dans le public. Elle laisse entendre que cela ne se produit pas si souvent en Norvège, et elle ressent une sorte d'inconfort en voyant d'autres personnes se disputer dans l'espace public.

Témoignages d'affection dans l'espace public – le Français romantique

En ce qui concerne la communication dans l'espace public en France, les Norvégiennes interrogées conviennent que cela est généralement accepté. Elles mettent toutes en avant le stéréotype du *Français romantique*, et disent que de montrer des émotions en public (positives ou négatives) fait partie de la culture française.

Je pense qu'en France, j'ai vu X nombre de fois des gens qui se mangent sur un banc [rires]. C'est comme ça, j'ai l'impression que c'est assez normal. Il y a un stéréotype qui dit que les Français sont plus émotifs et ... ils montrent beaucoup d'émotions, et je pense que c'est tout à fait correct. Je ne sais pas si les gens l'acceptent, je suis sûr qu'il y a des vieilles femmes qui passent devant en pensant que c'est horrible et dégoûtant, mais je pense que c'est plus normal. – Kari

Pour Kari c'est une évidence que les Français montrent l'affection en public – *c'est comme ça*, et *c'est assez normal*. Cela montre que si ce n'est pas quelque chose qu'elle vit dans sa culture, c'est quelque chose qu'elle accepte et attend de la culture française. Elle ajoute également une exagération lorsqu'elle parle du sujet, disant qu'elle a vu à plusieurs reprises des gens qui « se mangent sur un banc ». Cela montre un côté des Français comme très sexualisés, ce qui, selon Kari, s'inscrit dans le stéréotype français. Elle implique également que c'est quelque chose qui appartient principalement à la jeune génération, en disant que si quelqu'un réagit dans le sens négatif, ce sont probablement les plus âgés.

Des Français ouverts et romantiques apparaissent également dans la conversation avec Marie. Elle décrit ci-dessous diverses formes d'affection publique en France et les compare à celle de la Norvège :

Alors en France les gens sont très romantiques. Et il y a beaucoup de baisers et d'embrassades et de flirt amoureux. Et c'est beaucoup plus ouvert qu'ici, selon moi. Et je trouve que, oui, c'est le truc avec la bise et tout ça, et cela devient automatiquement un contact plus intime, qu'en Norvège lorsque nous faisons simplement un signe de tête norvégien en disant « salut », tu vois ? [Rire]. Donc, je dirais certainement qu'il y a beaucoup plus de contact corporel positif, ou ce qu'on pouvait appeler ainsi... plus en France qu'en Norvège. Et beaucoup plus commun. [...] En général, je pense qu'au moins des couples montraient beaucoup plus qu'ils s'aimaient en France, ou qu'ils étaient en colère dans l'espace public, que ce que nous faisons ici. Ils montrent plus d'émotion, ils osent parler dans la rue, ils osent s'engueuler et hurler et crier, sans penser que tout le monde puisse les entendre. Et je pense que Paris a depuis longtemps été le symbole de l'amour, et ainsi en quelque sorte cela devient une partie naturelle de l'identité des Parisiens. – Marie

Dans la première partie de cette citation, Marie encadre plusieurs types d'affection – *baisers*, *embrassades*, *flirt*, *bisous*, *contact corporel*. Toutes ces variations d'affection ont une nuance positive et contribuent à renforcer le stéréotype du Français romantique. Elle fait référence à l'opposition ; le Norvégien qui, selon elle, aime simplement hocher la tête et dire *bonjour*, ce qui dans ce contexte semble plus distant et impersonnel.

Dans ce contexte, les Français sont, selon Marie, plus audacieux que les Norvégiens. Elle insiste sur des mots comme *oser* – *ils osent parler dans la rue*, *ils osent s'engueuler*. Pour elle, de montrer en public ses sentiments est quelque chose de courageux. C'est quelque chose qui pour elle est inconfortable et qui dans sa culture est considéré comme effrayant. Elle montre là une sorte d'admiration pour les Français qui peuvent le faire sans effort.

Vers la fin de la citation, Marie parle des Français, et surtout des Parisiens comme habitants de la ville de l'amour. À travers cette conversation, nous voyons les différents sentiments que l'amour éveille. Premièrement, elle décrit le sentiment même de l'amour – *des couples montraient beaucoup plus qu'ils s'aimaient*. Ensuite, nous voyons d'autres émotions que l'amour peut entraîner, telles que la colère – *les engueulades*, *les hurlements*, *les cris*. Cela fait référence à la frustration et à la passion, qui sont tous deux des sentiments qui peuvent être comparés à l'amour, et qui sont souvent une grande partie de cette émotion.

La France vue par les Françaises

Communication informelle – *normal de se parler*

Les jeunes femmes françaises ont également parlé du comportement dans l'espace public en France. Elles ont discuté leurs expériences concernant la communication et l'affection en général, et elles ont toutes dit que l'ambiance est très différente dans leur pays. Contrairement à l'espace public en Norvège, les jeunes femmes décrivent une atmosphère avec plein de son et de vie en France. Un thème général dans les entretiens est alors *l'ouverture des Français*, qui s'oppose aux Norvégiens.

Amélie, par exemple, parle des différents types de communication qu'elle a vécus en France. La communication qu'elle décrit est en général de calibre positif, ce qui souligne l'ouverture des Français envers les inconnus. Cependant, elle dit aussi que l'intention de la communication peut varier : « Il y en a qui sont *impolis*, il y en a d'autres *très gentils*. Il y a des *remarques un peu méchantes*, ou des *conseils*. Ouais c'est très, très varié comment ils s'expriment dans la rue. » Amélie dit alors que le comportement des gens dans l'espace public peut être soit positif, soit négatif, et qu'il y a plus de communication en France qu'en Norvège. Elle souligne aussi que c'est beaucoup plus facile de prendre contact avec des gens qu'on ne connaît pas en France.

Alors, là il en a plus. Il y a la distribution des flyers, il y a des associations comme *Greenpeace* par exemple, qui vont vers toi dans la rue pour que tu les aides dans leur association, et il y en a beaucoup comme ça. Et les gens qui, s'ils ont une question, s'ils veulent une cigarette par exemple, ils iront vers moi spontanément pour demander quelque chose. Ils demandent « t'as pas une cigarette, s'il te plaît ». Ça n'arrive pas en Norvège, je n'en ai jamais vu. Quand je suis rentré en France il y a eu trois-quatre personnes qui m'ont demandé des trucs dans la rue. C'est beaucoup plus facile de parler avec les gens qu'on ne connaît pas. Par exemple dans le tram pour aller à la gare il y avait un garçon qui m'a qui m'a parlé tout au long du trajet et que je ne connais absolument pas. – *Amélie*

Amélie mentionne ici un contraste entre la Norvège et la France par rapport à la communication dans l'espace public. Elle dit qu'il est plus facile pour les Français d'aller vers des inconnus pour demander n'importe quoi. Comme conséquence, la communication devient plus ouverte, et la distance entre les gens diminue. Amélie ne pense pas que cela est quelque chose de négatif. Le garçon dont elle parle ne semble pas être menaçant, et la conversation entre eux était plutôt agréable. Elle n'a jamais vécu une telle situation en Norvège même après avoir habité dans l'une des plus grandes villes du pays pendant un an. Déjà après quelques mois chez elle en France, elle a été abordée plusieurs fois dans la rue. Elle laisse entendre que c'est une part normale de la culture. Amélie a l'habitude de parler à n'importe qui dans la rue sans aucun problème, ce qui n'est pas le cas en Norvège. C'est une expérience qu'Éloïse a aussi :

Ben déjà il n'y a pas mal de communication. Il y a de la communication informelle, par exemple une personne qui va demander son chemin, qui va demander, voilà, une cigarette, renseignement. Tu peux dire que, oui fin, c'est commun de se parler, et du coup c'est tellement commun que quelqu'un te demande un renseignement, c'est normal, tu vas les renseigner. Et puis, sinon, après ce n'est quand

même pas tous les jours que tu vas te faire arrêter dans la rue pour qu'on te demande quelque chose. La plupart de temps il n'y a pas d'interaction je dirais. Mais quand tu en as ce n'est pas anormal. – *Éloïse*

Éloïse a également remarqué qu'il est plus facile de parler à des inconnus en France. Elle dit qu'ils ont une plus grande culture d'entraide dans l'espace public là-bas. Pourtant, Éloïse souligne que cela n'arrive pas tous les jours. Selon elle, on n'est pas dérangé la plupart du temps, mais les gens restent généralement plus ouverts à l'interaction. Elle dit que « c'est commun de se parler », en soulignant qu'il est encore plus courant de demander des renseignements aux inconnus. Avec cette déclaration, elle laisse entendre que les Français sont très disposés à s'aider, et que cela est quelque chose de positif.

Éloïse nous donne, dans son entretien, une idée de ce qui est normal et pas en France. Elle insiste dans cette citation sur les mots – *commun*, *normal* et *anormal*, en faisant référence à beaucoup de situations qui sont communes et normales dans sa culture, comme « de se parler » et « demander un renseignement », et elle dit que l'interaction n'est « pas anormale ». Tout cela est lié à l'idée que ces situations font partie de sa culture, et Éloïse fait ici une relativisation de la culture. Pour elle, c'est un comportement normal, et une si grande partie de sa culture qu'il est devenu quelque chose d'évident pour elle.

Dans la rue – *communication ouverte et bruyante*

Zoé est un peu plus sceptique quant à l'ouverture de Français. Pour elle, la culture française crée plus de bruit que la norvégienne.

Hmm, les gens parlent un peu plus fort, et en plus ils sont un peu plus ouverts. Ehm, voilà, après il n'y a pas forcément des gens méchants du tout, c'est juste, je pense, principalement, plus fort. Ça c'est la grosse différence, il y a peut-être plus de conversations qui se passent en général. Comparé à la Norvège, les gens vont plus facilement vers les autres. Je dirais de nouveau qu'il n'y a pas de différence, mais globalement beaucoup plus de bruit. Tu vois, dans les bus, ce n'est pas très calme, dans la rue non plus tu vois. – *Zoé*

En parlant de la communication publique, Zoé trouve que la plus grande différence entre les deux pays est le niveau sonore. Elle trouve qu'en France il y a constamment des conversations et du bruit dans l'espace public. Zoé mentionne également les gens dans les bus en France, en affirmant qu'ils sont en contradiction avec le stéréotype norvégien. Elle mentionne également les Français en disant qu'ils ne sont pas méchants – *forcément*. Avec cela, elle implique qu'il y a aussi des gens méchants, mais que ce n'est pas toujours le cas.

Dans la citation de Zoé, nous voyons beaucoup de références en qualité sonores – *plus fort*, *bruit*, *calme*. Elle ne veut pas exagérer le bruit, alors elle utilise des mots comme 'peu' pour tempérer la phrase – *un peu plus fort*, *un peu plus ouverts*. En parlant des bus, elle dit également que ce « n'est pas très calme » au lieu de dire que c'est bruyant. Cela aide à mettre en relief le fait qu'elle ne voit pas une très grande différence entre les deux pays, ce qu'elle souligne aussi dans les mots qu'elle emploie – *je dirais de nouveau qu'il n'y a pas de différence*.

Lors de son entretien, Éloïse mentionne que les hommes français peuvent devenir très insistants lorsqu'ils sont sous l'influence d'alcool.

Ben, pour rester sur le thème de soirée, ça a arrivé qu'un Norvégien il se rapproche un peu de toi, et essaye de danser avec toi, mais tu vois si tu l'ignores, en deux secondes il part, et il va voir une autre fille ou il va voir ses potes. En France il te colle, même des fois il mène une main aux fesses. Alors si tu ne lui dis pas clairement « dégage ! », il ne va pas partir quoi. Ils sont plus insistants, fin pas tout le temps, ça dépend déjà où tu sors. Si tu sors dans une boîte jeune avec que des étudiants de ton cercle d'amis, il ne va pas se passe ce genre de chose. Mais oui je dirais que les Norvégiens comprennent plus facilement que les filles n'ont pas envie, et là voilà ce n'est pas grave, on part. – *Éloïse*

Selon Éloïse, il est rarement utile de dire à un Français bourré qu'il doit s'en aller. Elle compare ici les Français et les Norvégiens en disant que les Norvégiens « comprennent plus facilement que les filles n'ont pas envie ». Cela soulève cette question : est-ce que vraiment les hommes français ne comprennent pas que la femme n'a pas envie ? Peut-être que les Français croient qu'ils doivent être persistants pour avoir une chance, alors que les hommes norvégiens n'insisteront pas trop. Il y a ici un lien du Norvégien réservé qui a peur d'être vu comme impoli, par rapport au Français ouvert.

Témoignages d'affection – une question d'égalité et de pouvoir ?

Un autre aspect qui est ressorti des entretiens avec les jeunes Françaises est la manière dont les hommes apparaissent en public. Tout au long des entretiens, il est devenu clair que selon les informatrices françaises, il y a souvent des hommes qui abordent les femmes dans la rue en France, et qu'ils représentent une grande partie de l'interaction dans l'espace public. D'après Éloïse, c'est beaucoup plus souvent dans le sens négatif, et elle dit dans le paragraphe ci-dessous que les hommes abordent souvent les femmes pour les mettre mal à l'aise :

Moi j'ai pensé que c'est plus une relation inégalitaire homme/femme. Qu'en France les garçons se sentent, fin certains, je ne parle pas de tous, se sentent supérieurs à la femme, et du coup ils ne vont pas avoir peur de s'imposer, de rendre la situation inconfortable pour la femme, parce qu'ils savent qu'ils ont une situation de force. Alors qu'en Norvège c'est quand même plus d'égalité hommes/femmes, donc pas qu'ils vont avoir peur de la femme, mais je ne sais pas. Moi je dirais plus que c'est par rapport à l'égalité des femmes. Voilà, peut-être qu'il s'agit des deux, justement en France le garçon va être sûr de lui, et du coup il va oser s'imposer par rapport à la femme. Alors qu'en Norvège il va dire « ah je n'ai pas trop de confiance, alors bon, je m'en vais » quoi. Oui, peut-être que c'est les deux. – *Éloïse*

Selon Éloïse, en France ce sont souvent les hommes qui prennent contact avec les femmes dans la rue, et elle parle ici du pouvoir que les hommes ont l'impression de détenir dans une telle situation. Alors qu'en France ils ont tendance à déranger les femmes, les hommes norvégiens ont l'habitude de ne pas créer de situations inconfortables pour les femmes. D'après Éloïse, cela peut être lié aux normes de la société et peut concerner l'égalité. Éloïse souligne qu'en Norvège, ils sont allés un peu plus loin dans le domaine de l'égalité des sexes – *c'est quand même plus d'égalité de femmes* », et les hommes ne se sentent pas « supérieurs à la femme », comme Éloïse

ici accuse certains Français de penser l'être. Elle souligne également que cela ne s'applique pas à tout le monde, mais que c'est un problème en général en France.

Éloïse estime ainsi que les hommes norvégiens ont plus de respect pour les femmes que les hommes français. Elle se demande si cela peut avoir quelque chose à voir avec l'égalité des sexes, mais aussi avec la confiance et le pouvoir des hommes. Dans ce sens, ce pouvoir signifie que les hommes reprennent le contrôle de la communication et qu'ils ont tendance à ne pas céder quand les femmes ne veulent pas tenir une conversation.

Quand il s'agit de l'affection en public, les jeunes femmes françaises ont toutes dit qu'elles pensent que cela est plus accepté en France qu'en Norvège. Amélie dit dans son entretien que cette affection se montre aussi bien pour des couples qu'entre amis ou aussi entre inconnus.

Les gens se font des câlins, s'embrassent, des gestes déplacés, c'est-à-dire par exemple les gars touchent les fesses des filles s'ils font un couple ou pas. Je pense que bah être un couple ils se font des câlins dans la rue, s'embrasser dans la rue, c'est peut-être plus accepté en France qu'en Norvège. – *Amélie*

Ici nous voyons une très grande différence entre la Norvège et la France. Amélie dit que c'est normal que les garçons touchent les fesses des filles, et admet que ce n'est absolument pas accepté en Norvège. Des gestes déplacés comme Amélie décrit ici ne sont peut-être pas acceptés en France non plus, mais néanmoins ils arrivent très souvent et sans avoir été provoqués. Les gestes qu'Amélie décrit correspondent au harcèlement, ce que nous allons traiter dans le chapitre suivant. Éloïse semble avoir l'explication pour ces comportements.

En fait, on se dit que pour nous, fin en France, la femme a plutôt une réaction passive et l'homme active dans la drague, dans le sens, alors les garçons vont plus facile vers les filles parce qu'ils se disent que « si je n'y vais pas, elle ne viendra pas. Ce n'est pas la fille qui va venir, c'est mon rôle d'aller vers la femme », fin c'est peut-être ça aussi qui change par rapport à la Norvège, parce qu'il n'y a pas de tabou sur ça. J'ai vu autant des filles comme des garçons qui viennent pour se draguer. Alors qu'en France c'est vrai que les filles qui draguent un garçon, ce n'est pas commun, voilà. – *Éloïse*

Éloïse parle ici des différents rôles des femmes et des hommes en ce qui concerne qui prend l'initiative pour aborder qui. Alors qu'en France c'est à l'homme qu'est attribué le rôle d'initiateur, selon Éloïse ce n'est pas le cas en Norvège. Les hommes français ont donc la perception que s'ils veulent avoir une chance avec une femme, ils doivent prendre l'initiative. Ils ne peuvent pas attendre que la femme vienne, car ce n'est pas la norme en France. Cela nous ramène à ce qu'a dit Éloïse à propos de l'égalité homme / femme. Les hommes donnent l'impression qu'ils ont confiance en eux-mêmes et n'ont pas peur de s'obstiner à entamer une conversation avec une femme. Selon Éloïse, cela n'est pas la norme en Norvège. Les hommes n'ont pas besoin d'être aussi persistants, car la femme peut aussi être la première à les aborder.

Chapitre 6 : Harcèlement dans l'espace public en Norvège et en France

Introduction

Dans ce chapitre nous examinons le thème du harcèlement dans l'espace public en France et en Norvège en analysant les réponses des jeunes femmes françaises et norvégiennes. Comme dans les chapitres précédents, nous allons commencer par la Norvège, et ensuite nous examinons les réponses concernant la France.

La Norvège vue par les Françaises

Absence quasi totale d'expérience de harcèlement – « *Non, je n'en ai jamais vu* »

En ce qui concerne le harcèlement en Norvège, les informatrices françaises ne peuvent trouver un seul exemple où elles ont été personnellement harcelées. Zoé peut présenter une expérience, mais elle ne sait pas si elle l'appellera du harcèlement – *Non, je n'en ai jamais vu. J'ai juste... je crois qu'il y avait une fois une bande où il y a quelqu'un qui sifflait, mais c'était tout. Donc ça arrivait une fois, quoi.* Zoé souligne que cela s'est produit seulement une fois, et elle n'est fondamentalement pas tout à fait sûre que ce soit réellement arrivé en Norvège – *je crois qu'il y avait une fois...*

Les jeunes Françaises n'ont pas grand-chose à dire sur le harcèlement en Norvège. Il peut y avoir plusieurs raisons. Premièrement, elles vivent en Norvège depuis un an, donc ce n'est peut-être pas assez de temps pour se faire une idée claire du harcèlement qui se produit. Cela peut également indiquer qu'il y a moins de harcèlement quotidien en Norvège qu'en France. Comme déjà dit, il n'existe pas des recherches sur le harcèlement de rue en Norvège. En France, 95 % des femmes interrogées par Garance disent avoir subi un tel harcèlement (Garance, 2016). Pour la Norvège, le harcèlement concerne les lieux de travail. Le pourcentage des femmes ayant été harcelées au travail est 13 (SSB, Dammen, 2018).

La Norvège vue par les Norvégiennes

À l'aide des victimes

Une opinion générale selon les informatrices est qu'il y a moins de harcèlement en Norvège qu'en France, ce que nous pouvons voir dans la citation ci-dessous.

Je pense qu'au quotidien, la France m'a mise plus mal à l'aise, car il y a plus de regards et de commentaires déplacés de gens au hasard dans la rue, presque à tout moment de la journée. En Norvège, c'est plutôt sous l'influence d'alcool. Soit si tu bois toi-même, soit si tu es dans un endroit

où des gens sont bourrés. Alors, surtout les hommes. Ou bien, les femmes harcèlent aussi, je le sais bien. J'ai des collègues serveurs, des collègues masculins qui en ont fait l'expérience. Alors les femmes harcèlent aussi, mais c'est plus fréquent chez les hommes, aucun doute. – *Julie*

Julie souligne à plusieurs reprises lors de son entretien qu'elle a le plus souvent été victime de harcèlement en Norvège lorsque la personne était sous l'influence d'alcool. Elle a également l'idée qu'en général les hommes sont des harceleurs, même si ce sont aussi occasionnellement les femmes qui en sont coupables.

Pour Julie, c'est l'incertitude du moment où le harcèlement se produit qui le rend le plus inconfortable. En Norvège, selon elle, cela se produit dans le contexte de l'alcool, ce qui signifie qu'elle peut prédire quand cela peut se produire. C'est un point intéressant car il dit quelque chose sur ce qui rend Julie et tant d'autres femmes mal à l'aise : que le harcèlement semble arriver par hasard. Elle souligne qu'en France, le harcèlement peut arriver à tout moment – *de gens au hasard dans la rue, presque à tout moment de la journée*, mais qu'en Norvège c'est plutôt le soir quand les gens ont bu.

Au cours des entretiens avec les informatrices norvégiennes, deux histoires ont été racontées où Julie et Kari avaient été témoins de harcèlement.

Je me souviens d'un exemple dans le bus à Oslo. Il y avait une autre femme que j'ai vue. Elle avait une poussette et un bébé, et j'ai vu un homme qui lui a touché les seins dans un bus exigü. J'étais très énervée. Alors quand le bus s'est arrêté et que les portes se sont ouvertes, je ne me souviens pas de ce que j'ai dit, mais j'ai crié quelque chose comme « Ey, va-t'en ! » [...]. Elle était très mal à l'aise et ne savait pas comment ... parce qu'elle était coincée derrière la poussette en quelque sorte. [...] J'ai aidé la femme à descendre du bus. Et dans la rue, elle a dit : « Oh mon dieu ! C'était terrible ! ». Elle était très frustrée, puis elle a dit merci. Et ben, il était complètement noir ou africain. – *Kari*

Dans le récit de cette histoire, il est clair que Kari est très ennuyée par le comportement de cet homme. Elle utilise ici de nombreux mots négativement chargés tels que : énervé, crié, frustré. Cela souligne une sorte d'hostilité envers l'homme qui s'est adressé à la femme et l'a exposée à une situation qu'elle a elle-même qualifiée de *terrible*. Kari estime également qu'il est important de souligner que l'homme était africain. Cela implique qu'elle veut communiquer que ce comportement ne reflète pas nécessairement la société norvégienne, et qu'elle l'interprète selon une dimension culturelle. Ici elle implique que le harcèlement est « essentiellement » inconnu en Norvège. Kari continue en disant qu'elle avait d'abord essayé de mettre l'homme mal à l'aise en le regardant dans les yeux, mais quand cela n'a pas eu un effet suffisant, elle est devenue tellement en colère qu'elle l'a appelé. Cette réaction est contraire au norvégien que nous avons rencontré dans le chapitre précédent, qui est prudent et calme.

Julie parle aussi dans la citation ci-dessous d'une fois qu'elle a été témoin de harcèlement :

On était en ville cet été, puis il y avait une pauvre fille qui a été arrêtée dans la rue par un passant qui a utilisé la réplique d'entrée « Pardon, as-tu l'heure ? ». Et elle était clairement en route pour le travail, elle

portait des vêtements d'infirmière, puis elle avait des écouteurs d'oreille, alors elle les a sortis pour répondre quelle heure il était. – *Julie*

Ici, il est clair que la jeune femme arrêtée était occupée, ce que souligne Julie en disant qu'elle écoutait de la musique qu'elle avait mise en pause pour répondre à l'homme, alors qu'elle allait au travail. Pourtant, l'homme a choisi de l'arrêter pour parler. Julie a alors décidé d'arrêter pour suivre ce qui se passait lorsqu'elle a réalisé que l'homme voulait continuer de parler à la fille. L'homme a posé des questions comme « Où habites-tu ? » et « Es-tu d'ici ? », et Julie poursuit en disant qu'il était « tout à fait clair qu'elle ne savait pas comment sortir de cette situation ». Julie craignait que la situation devienne plus inconfortable pour la fille :

Parce que d'une certaine façon, il s'est avancé vers elle, puis elle a reculé, puis il s'est avancé et elle a reculé, et cela a continué. Alors j'ai dit : « Tu sais quoi, je vais vers elle et je fais semblant de la connaître ». Comme ça, elle obtient une sortie si elle en a besoin, et si elle n'en a pas... alors au moins on en est sûrs. Et elle était heureuse quand elle a réalisé ce que je faisais. Et puis nous sommes parties, et elle a dit que c'était terriblement inconfortable, et qu'il a « commencé à me demander où j'habitais, et mon numéro et tout ça, je ne savais pas quoi dire », et j'ai dit que oui « je sais comment tu te sens » et que « la prochaine fois tu partiras sans rien dire ». – *Julie*

La réaction de Julie est très claire. Elle voit que la situation est inconfortable pour la fille et trouve un moyen de l'empêcher de se détériorer. Avec cette réaction, nous comprenons aussi comment Julie perçoit de telles situations. Cet homme a également demandé des informations personnelles sur la fille, auxquelles elle ne voulait pas répondre, mais ne savait pas comment éviter. Julie comprend que lorsqu'on est submergé de cette façon, il peut être difficile de savoir quoi dire, ce qui est clairement le cas pour la fille.

Julie finit par dire que : « Mais c'est tellement triste que cela soit nécessaire, qu'il ne comprenne pas qu'elle ne veut pas lui parler. Parce que je l'ai vu à 20 mètres. » Julie initie ici que certains hommes ne se soucient tout simplement pas que les femmes se sentent mal à l'aise. Peut-être que ces hommes veulent aussi que la victime se sente inquiète de la situation. Julie décrit ici le pouvoir imaginé de certains hommes sur les femmes ; qu'ils sont dans une position supérieure parce qu'ils semblent menacer la victime – *c'était terriblement inconfortable*.

Les jeunes femmes norvégiennes font en général preuve d'une certaine confiance en elles en s'adressant aux harceleurs. Elles semblent avoir une idée de ce qui est juste et de ce qui ne l'est pas, et elles n'ont pas peur de se défendre et de défendre les autres.

La France vue par les Françaises

En matière de harcèlement en France, toutes les jeunes Françaises pensent que cela se produit souvent. Ils ont des histoires à la fois de témoignages et de harcèlement personnel.

Le harcèlement un peu partout

Amélie raconte ci-dessous plusieurs cas où elle a été témoin de harcèlement en France. Elle a des exemples à la fois concrets et moins concrets, et parcourt systématiquement différents lieux pour réfléchir aux cas de harcèlement qu'elle a connus en France :

Toutes les heures. Très peu à l'université. Non je n'ai jamais vu ça à l'université. Plutôt quand tu marches dans la rue tout simplement. Et je n'ai pas été témoin de harcèlement dans les supermarchés. Après il n'y en a pas mal, ici en France, dans les trams. Et là il y a un problème en France, ce qu'on appelle « les frotteurs ». C'est des hommes qui... en fait dans les trams, comme il y a énormément de monde, ils vont se frotter aux femmes. Comme pour se masturber, en fait. Ils ne peuvent pas faire ça dans les transports publics. [...] J'étais témoin d'un homme qui traitait mal une femme dans la rue, c'était un SDF (sans domicile fixe). Le plus souvent ce sont des paroles, mais l'exemple du SDF, l'homme tenait la femme fermement quoi. Il ne lui a pas donné un coup mais presque. Il y a toujours des hommes qui disent qu'on a des jolies fesses. Oui, et j'étais témoin de plusieurs paroles comme ça dans la rue dites aux femmes. Il y a des hommes qui m'ont dit ça à moi, et j'ai vu qu'ils disent ça aux autres femmes aussi. – *Amélie*

Amélie rencontre ici les différents types de harcèlement. D'une part, nous avons le harcèlement physique : *les frotteurs, l'homme qui tenait la femme fermement*, et d'autre part nous avons le harcèlement verbal : *les paroles*. Elle a été témoin de ce dernier type de harcèlement plusieurs fois. Elle souligne également que les frotteurs sont un problème en France, ce qui signifie que cela se produit assez souvent. Pour Amélie, le harcèlement est principalement un problème dans la rue et dans les transports publics. Ce sont des endroits souvent remplis de gens au hasard, que vous ne reverrez probablement pas. À l'université et dans les supermarchés, on rencontre souvent plusieurs fois la même personne, car ce sont des destinations pour les gens. La rue et le tram ne sont que des endroits temporaires que les gens utilisent pour se rendre là où ils vont, ce qui peut expliquer pourquoi le harcèlement y sévit davantage.

Les expériences personnelles

Une question de lâcheté

Les Françaises ont beaucoup à dire par rapport au harcèlement personnel, et à travers les entretiens nous avons l'impression que c'est une chose à laquelle ils sont habitués et qui se produit souvent.

En gros, ben, le truc c'est que ça va arriver beaucoup, tu sais. Des fois c'est juste des klaxons, et beaucoup de fois ça m'est arrivé que c'est juste un groupe de gars qui sont en voiture, qui ouvrent la fenêtre, et il y en a un qui dit quelque chose tu vois. Mais c'est marrant, parce que dans toutes ces situations ils peuvent partir vite, tu vois. Je trouve ça tellement lâche. C'est moins quand tu ne peux pas juste partir. C'est plus facile pour eux de faire ce genre de truc, parce que, du coup, ils n'ont pas besoin de « face it », tu vois. [...] Après si des gars viennent pour bloquer mon passage, si je les pousse vraiment fort je peux partir, tu vois. Mais complètement coincé, non. C'était toujours dans la rue, des trucs comme ça. – *Zoé*

Zoé exprime une forme d'évidence en parlant du harcèlement qui se passe en France, qu'elle souligne à plusieurs reprises – *le truc c'est que ça va arriver beaucoup, c'est juste un groupe des gars*. Bien que cela lui semble naturel ou normal, elle souligne également qu'il s'agit d'une forme de lâcheté. La situation qu'elle décrit, comme Amélie l'a également mentionné dans la citation précédente, existe le plus souvent d'incidents où le harceleur peut rapidement

s'échapper. Le fait qu'elle dise que le harceleur ne doit pas faire face initie que Zoé pense que les hommes savent souvent que ce qu'ils font n'est pas bien, mais qu'ils n'osent pas prendre les conséquences de leurs actes. Cela est pour Zoé effrayant en soi, car d'une certaine manière, cela signifie que ces hommes qui harcèlent ne se soucient pas des sentiments qu'ils apportent à la victime – peur, colère, impuissance.

Les « compliments » indésirables

Une autre forme de harcèlement qui est souvent mentionnée tout au long des entretiens est le harcèlement verbal. Elles ont d'innombrables exemples, donc nous en choisissons quelques-uns qui résument cette forme de harcèlement :

Quand j'étais à [nom de ville] avec ma sœur, du coup un homme s'approchait nous pour nous demander une cigarette, et quand on lui a dit non, après on est parties il nous a dit qu'on avait en physique des culs agréables. C'est des remarques qu'on entend. Ce n'est pas méchant, mais quand même. Les gens pensent que c'est un compliment, mais... On a peur que si on leur parle plus ils pensent qu'ils peuvent dire plus tout simplement. Je ne dis rien et je « marche ». – *Amélie*

Voici la distinction claire entre le comportement normal et le harcèlement. Amélie et sa sœur ont clairement dit non, et l'homme a continué à leur parler. Ce type de commentaire de la part de l'homme est un thème commun dans tous les entretiens. Où se trouve la frontière entre un compliment et le harcèlement ? Dans ce contexte, il est clair pour Amélie qu'il s'agit de harcèlement, car son commentaire crée en elle une sorte de peur. Le harceleur met les femmes dans une situation inconfortable. Amélie ne le prend pas comme un compliment parce qu'elle se sent mal à l'aise. En même temps, Amélie montre qu'elle est très habituée à cette forme de comportement – *C'est des remarques qu'on entend*. Cela montre une sorte d'évidence concernant le traitement qu'elle reçoit par des hommes en public.

Zoé approfondit la question de compliments :

Oui, ils croient que c'est un compliment, en fait, c'est un peu ça le problème je crois. Quand ils disent « Ah non, t'as un copain ? » pour eux c'est un compliment, alors qu'en fait non, on a envie d'être tranquille, et puis voilà. Ben déjà le verbal, je pense que c'est ça qu'ils pensent, mais physique c'est encore pire. Parce que...à quel point peux-tu dire que c'est un compliment que le gars te chope ton cul, ben non ! Je n'ai jamais demandé ça. Ce n'est pas comme je vais venir et puis te prendre tes boules, c'est débile. Je pense que le verbal, c'est là où les gens pensent que c'est plus, mais pour moi le harcèlement physique, c'est mort quoi. Il n'y a aucune corrélation pour moi. – *Zoé*

Donc, le problème réside dans une différence fondamentale de perspective entre ces hommes et les femmes qui y sont exposées, selon Zoé. Son point de vue est que si un inconnu vous fait des commentaires comme ceux-ci, même si ce n'est pas nécessairement dans le mauvais sens, cela sera toujours considéré comme du harcèlement parce qu'il crée un sentiment de malaise – *on a envie d'être tranquille*. Ainsi, Zoé pense que les filles veulent en général être en paix sans être dérangées par des inconnus. Alors, un commentaire déplacé peut être interprété comme un compliment, mais pour Zoé cela n'a certainement pas de sens si un geste physique doit être vu comme quelque chose de positif. Elle donne ici une comparaison un peu absurde, mais aussi

pertinente – *Ce n'est pas comme je vais venir et puis te prendre tes boules. C'est une partie intime d'une autre personne, et pour Zoé, il est complètement absurde de vouloir en abuser.*

Par contre, Éloïse hésite à appeler ces commentaires du harcèlement :

Oui, mais après dans une moindre mesure dans le sens où ils m'ont déjà arrêtée dans la rue pour dire « Mademoiselle, t'es jolie. Tu ne veux pas passer ton numéro ? ». Mais harcelée... au bout d'un moment que tu fais comprendre que tu n'es pas intéressée, ils s'en vont. Alors rien de très grave, mais c'est vrai que déjà c'est considéré comme le harcèlement. Mais fin rien de très choquant, rien comme ce qui est normal en France. Il y a plus de harcèlement ici. En Norvège ça ne m'est jamais arrivé que quelqu'un m'arrête dans la rue pour quelque raison. Et en France, ce qui est le plus commun c'est juste les garçons qui vont te dire « ah, tu es belle » en s'approchant. Pas nécessairement méchant, c'est peut-être même gentil de base, ils pensent que c'est un compliment. Mais ça peut quand même être une forme de harcèlement. Si tu es avec un garçon, en général ils ne te disent même pas que tu es jolie, il ne se passe rien. Si tu es toute seule ils vont plus se sentir en confiance, et c'est là qu'ils vont te dire que « tu es jolie » ou commencer à discuter. – *Éloïse*

On voit ici qu'Éloïse hésite à dire si cela peut être considéré comme du harcèlement. Dans une phrase sur deux, elle évalue le pour et le contre – *dans une moindre mesure – mais harcelé – c'est considéré comme le harcèlement – rien de très choquant – une forme de harcèlement*. La question qu'elle pose est de savoir si cela peut être qualifié de harcèlement si la personne arrête alors qu'elle ne manifeste aucun intérêt. Il est clair que cela fait partie de sa culture, et quelque chose auquel elle est habituée se produit, car elle souligne que c'est parfaitement normal pour elle. Elle fait une comparaison entre la culture norvégienne et française et estime qu'il y a un harcèlement plus général en France.

Comme les autres Françaises, Éloïse estime également que les harceleurs verbaux croient qu'ils donnent des compliments – *ils pensent que c'est un compliment*. En utilisant le verbe *penser* elle laisse entendre que pour elle ce n'est pas le cas. Pour elle, c'est une illusion des hommes. Elle souligne également que ces soi-disant compliments ne se produisent que lorsqu'elle est seule, alors peut-être que ces hommes ne pensent pas que c'est un compliment. Il semble qu'Éloïse initie ici que c'est une question de confiance et pouvoir pour eux. Étant donné que les hommes dont elle parle ne lui parlent pas si elle est avec un autre garçon, cela signifie qu'ils savent clairement que ces « compliments » ne sont pas bien reçus. Éloïse met en question ces compliments, en laissant entendre que les hommes pourraient les exprimer pour mettre les femmes mal à l'aise.

Cette puissance imaginée se reflète dans la citation de Zoé ci-dessous. Elle explique ici qu'elle a du mal à ne pas répondre lorsqu'elle se sent injustement traitée.

Oui, c'est ça, exactement ! Parce que la personne, elle va te suivre quoi. Tu ne peux pas juste dire « non, dégage ». Il y a une fois où il m'a dit « ah, tu ne veux pas mon numéro ? » et puis j'ai dit non, et il a dit « Pourquoi ? », et moi « Parce que je n'en veux pas » et carrément, il m'a dit que « ouais, mais ça ce n'est pas une réponse valable. Donne-moi une réponse valable. » Euh, pardon ? Le fait que je ne veux pas, ce n'est pas une réponse valable ? Du coup, j'ai dit que j'ai un copain et il m'a dit « non je ne te crois pas » [rire]. Je m'en fous, vraiment je m'en fous. C'est vraiment des trucs comme ça où ils insistent, ils insistent,

ils insistent, et après le fait que je ne veux pas ce n'est pas une excuse valable ? Ça prouve que, ben, dans leur monde tu n'as pas d'opinion quoi. – Zoé

Nous avons ici un autre exemple d'une interaction qui se transforme en harcèlement parce que l'homme n'entend pas le *non*. Zoé est clairement est ennuyée de devoir trouver des excuses pour que l'homme abandonne et qu'il ne suffise pas de dire que l'on n'est pas intéressé. Le fait que l'homme veuille une réponse valable confirme qu'il ne respecte pas les opinions des autres. Lorsque Zoé dit qu'elle a un copain, cette réponse n'est pas valable non plus. La frustration de Zoé apparaît ici sous forme de répétition - *je m'en fous, vraiment je m'en fous*, ainsi que de répéter *ils insistent* trois fois. Zoé ressent ici un sentiment d'impuissance, car rien de ce qu'elle peut dire n'aide car elle n'est qu'un objet de son harcèlement – *dans leur monde tu n'as pas d'opinion*.

Elle a fait l'expérience de cette manière d'insister à plusieurs reprises, et il est clair que des situations comme ça la fatiguent. Voici un épisode qui s'est passé dans le tram :

Alors le gars il était là et il a dit « Ah, tu es jolie ! », puis j'ai dit « ben okay » et puis il a dit « T'as un copain ? » et moi j'ai dit oui. Et là il a dit « Ah, allez, non ! Dis-moi que tu n'as pas un copain ! Blablabla, viens on peut être ensemble ! ». Et moi j'ai dit non, et il a dit « Ah, mais t'es sérieuse ! Pour vrai que t'as un copain ? » Fin, comme ça tout au long du trajet, et alors putain laisse-moi tranquille. – Zoé

Même après avoir dit non à plusieurs reprises et expliqué qu'elle n'était pas intéressée, le harcèlement a continué jusqu'à qu'elle descende du tram. Le fait qu'elle doive s'expliquer et continuer l'interaction même si elle n'a certainement pas envie est quelque chose qui agace Zoé. Ici, nous avons une image claire d'un homme qui tracasse une femme pour obtenir ce qu'il veut. Il pose plusieurs fois les mêmes questions – *T'as un copain ? Dis-moi que tu n'as pas un copain ! Pour vrai que tu as un copain ?* et il semble que cela se soit poursuivi jusqu'au l'arrêt de Zoé et qu'elle ait été obligée de répondre plusieurs fois aux mêmes questions tout au long du trajet.

L'exhibitionnisme

Dans la liste des formes de harcèlement, après avoir parlé à Amélie, on peut aussi ajouter l'exhibitionnisme. Amélie raconte ci-dessous d'un épisode plutôt brutal où elle a été harcelée par un inconnu le premier jour où elle vivait seule sans ses parents.

Je devais rentrer chez moi à pied depuis la faculté. Le trajet n'était pas long, à peine 10 min. À mi-chemin un homme d'environ 40 ans commence à me suivre. Il avait une allure bizarre, il avait l'air très stressé, il marchait vite et regardait partout autour de lui. J'ai commencé à stresser lorsque j'ai réalisé qu'il me suivait, puis je me suis dit que ce n'était rien, qu'il devait se rendre quelque part et que donc il empruntait le même chemin que moi. J'ai quand même accéléré car je n'étais pas rassurée. – Amélie

On voit ici un cas où Amélie est initialement très stressée par l'homme, mais qu'elle essaie d'être rationnelle et de se dire qu'ils prennent le même chemin. C'est une période de temps très court, et elle a rapidement réalisé que quelque chose n'allait pas à cause de l'attitude de l'homme. Elle décrit ici un homme effrayant et imprévisible qui lui a fait peur. Dans la citation, elle utilise des

mots qui décrivent le stress et l'anxiété - *accéléré* et *rassurée*, qui reflète ses pensées à l'époque et quand elle y repense maintenant. Amélie dit ensuite qu'elle est arrivée devant son immeuble et elle est allée voir son courrier, quand l'homme l'a rejoint :

Il m'a dit : « Bonjour mademoiselle. Est-ce que ça vous dérangerait de me dire si quelque chose me va bien ? ». Il avait l'air très tendu, stressé, il faisait quelque chose avec ses mains vers le bas. Quand il a baissé le regard, j'ai suivi machinalement pour voir ce qu'il regardait. Et là j'ai compris (et surtout vu), qu'il avait sorti son sexe en érection devant moi. La seule chose que j'ai réussi à lui répondre sur le coup était « Mais vous êtes dégueulasse ». Je me suis dépêchée de rentrer chez moi. J'avais très peur qu'il me suive ou qu'il essaye de me toucher mais il n'a rien fait. Il m'a fallu quelques minutes pour comprendre ce qu'il s'était passé. Le temps de monter deux étages en ascenseur. Lorsque j'ai réalisé j'ai fondu en larmes. – *Amélie*

L'inquiétude qu'Amélie ressentait ici s'est transformée en dégoût – *vous êtes dégueulasse*, et horreur – *j'avais peur qu'il me suive*. L'homme qu'Amélie décrit se rend compte qu'il fait quelque chose de mal. Selon elle, il est clairement stressé et sembler trouver une sorte de tension dans la situation. Il considérait Amélie comme une victime facile. Il est difficile d'imaginer quel était son objectif. Peut-être qu'il pensait qu'elle allait être impressionnée ou le prendre comme un compliment que nous avons vu à travers les entretiens. Néanmoins, il peut sembler que l'homme essayait de créer une sorte de peur ou d'horreur chez Amélie. Cet homme semble avoir un sentiment de pouvoir mal placé dans une telle situation. Il est évidemment dans une situation supérieure en ce qui concerne l'âge et la force, et sait qu'il fait peur à la fille. Il demande à Amélie de lui faire un compliment, ce qui signifie qu'il veut aussi être accepté. Après l'incident, Amélie avait appelé la police. Elle dit qu'il lui a fallu beaucoup de temps pour qu'elle ose sortir de chez elle seule.

Des précautions et réactions

Éloïse a appris à prendre des précautions quand elle se trouve dans un espace public. Elle fait aussi une réflexion sur la différence entre la Norvège et la France en ce qui concerne ce harcèlement.

C'est là que je me rends compte en comparaison avec la Norvège, parce qu'avant je n'ai jamais trouvé ça dérangeant. Fin, en fait pour nous c'est commun. On ne se pose pas trop de questions, c'est comme ça que ça se passe quoi. Après je sais que oui, j'étais un peu gênée, s'il y avait un groupe de garçon en face de moi que je dois croiser, souvent là je baisse la tête pour ne pas avoir *eye contact*. Qu'ils se ne disent pas « elle m'a regardé ça veut dire qu'elle me trouve beau, nanana ». Du coup, pour ne pas avoir de problèmes, ça m'arrivait, ça m'arrive encore, d'ailleurs, de juste, si je vois un groupe de garçons, ou un garçon, qui me regarde un peu, je baisse la tête et je file tout droit quoi. Mais jusqu'à là, fin c'est un peu dérangeant, mais ça ne m'avait jamais frappée que ce n'était pas normal de faire ça, et c'est une fois être arrivé en Norvège que j'ai vu qu'en fait chez vous ce n'est pas normal. Les garçons ne font pas ça en Norvège. C'est une chose typiquement française, même peut-être typiquement européen, des pays latins. Comme l'Espagne, l'Italie, je pense que c'est un peu le même mode de fonctionnement. Et du coup c'est depuis que je rentre de Norvège que j'ai un regard différent sur l'interaction comme ça je crois. – *Éloïse*

Éloïse met l'accent sur le fait que le harcèlement est très commun en France, ce qu'elle précise plusieurs fois dans cette citation. Nous voyons qu'il y a une différence avec la façon dont elle

considérerait ces situations avant de vivre en Norvège. Bien qu'elle ait également eu tendance à prendre des précautions auparavant, elle en est beaucoup plus consciente maintenant. En effet, après avoir vécu en Norvège, elle a vu que ce n'est pas un comportement normal dans tous les pays ou cultures. Éloïse parle ici de ce qui est normal dans une culture par rapport à une autre. Quelque chose de normal en France est l'opposé de la normale en Norvège. Il peut sembler à Éloïse que cela a été un petit choc à découvrir. Elle était habituée au harcèlement en France et ne pensait que cela était dérangeant qu'après son retour après avoir passé un an en Norvège.

Pour Zoé c'est la peur de compliquer la situation qui la rend silencieuse face aux harceleurs. Quand elle voit un homme dans la rue, elle pense que c'est un potentiel danger. Elle dit que c'est vrai qu'ils ne sont pas tous comme ça, mais il y a une possibilité. Zoé a appris à avoir peur de dire non, parce que certains de ces hommes se fâchent si elle leur dit non, et ils insistent beaucoup, alors si elle commence à être agressive contre eux, la situation peut s'aggraver :

C'est difficile, je trouve, parce que ça dépend de la personne qui est en face de toi, et puis c'est vrai que moi j'ai souvent assez peur, un peu, de comportements violents et des trucs comme ça, donc j'ai tendance à rien dire, tu vois. C'est vrai que ça fait peur ce genre de truc, surtout si ça t'arrive la soirée quand le gars est ivre, moi j'ai quand même peur qu'il m'arrive quelque chose alors je ne dis rien. Après on a aussi des mecs qui sont super insistants, tu sais. Et c'est difficile de dire quelque chose, parce que, ben sinon tu peux les insulter, je ne sais pas. – Zoé

Une caractéristique commune claire que nous voyons dans les expériences des jeunes femmes françaises est qu'elles s'excusent en quelque sorte pour le comportement de ces hommes en disant qu'ils pensent qu'ils donnent des compliments. C'est peut-être le cas, mais comme le dit Zoé, cela n'excuse pas le harcèlement. Bien qu'ils pensent que ce qu'ils font n'a rien de dangereux, les expériences de ces informatrices montrent que cela crée de l'anxiété et de la peur chez les victimes.

La France vue par les Norvégiennes

Comme nous l'avons vu, les informatrices norvégiennes vivent en France depuis aussi longtemps que les informatrices françaises vivent en Norvège. Pourtant, nous allons maintenant voir qu'elles ont subi beaucoup plus de harcèlement au cours de l'année où elles ont vécu en France qu'elles n'en ont subi de toute leur vie en Norvège. Nous allons maintenant regarder d'abord les témoignages de harcèlement, et après nous allons voir le harcèlement personnel.

Cas de harcèlement témoignés

Harcèlement verbal – ils continuent à insister

Premièrement, nous avons le harcèlement verbal, avec lequel elles ont toutes de multiples expériences. À travers les entretiens, toutes les jeunes femmes norvégiennes disent avoir été plusieurs fois appelées dans la rue, ou n'ont pas été laissées tranquilles dans le tram. Par exemple, Kari dit que « Il y avait beaucoup d'expériences désagréables dans le tramway. Mais

je pense que les femmes sont les mêmes qu'ici, ce sont les hommes qui ont des comportements différents ». Avec cela, nous voyons que pour Kari, le problème repose sur les hommes. Elle insiste également sur le mot *beaucoup*, il est donc clair que le harcèlement était répétitif. Julie pense que les hommes français ont tendance à être très insistants et à ne pas céder si on leur demande d'arrêter :

Une amie dans ma classe était très harcelée par un gars beaucoup plus âgé qui n'a tout simplement pas abandonné. Et même quand elle l'a dit clairement, et même quand j'ai dit que « Elle ne veut pas te parler, tu es complètement aveugle ? », il n'a pas abandonné. Et je pense que c'était assez inconfortable pour elle.
– Julie

Le fait que Julie et son amie aient dû le dire plusieurs fois sans résultat contribue à souligner le degré d'insistance de cet homme. Julie décrit encore une situation où la victime était visiblement mal à l'aise, mais cette fois, il a été clairement indiqué que son amie n'était pas intéressée, et pourtant cela ne suffisait pas.

Kari ne donne aucun exemple précis où elle a été témoin de harcèlement, mais souligne que cela s'est souvent produit. Elle explique qu'elle a beaucoup refoulé, ce qui laisse entendre qu'elle a fait l'expérience plusieurs fois. C'est un mot très négativement chargé, et dans la première phrase, elle cache le sérieux avec un rire qui agit comme un mécanisme de défense pour se distraire des nombreuses situations qui se sont produites :

Tellement de choses se sont passées, j'ai tellement refoulé [rires]. Il arrive beaucoup de choses dans les bars. Alors, si tu veux juste être là avec tes amis, et puis quelqu'un viendrait te draguer, par exemple, et ensuite tu dirais non, puis ils reviendraient, et tu dirais non, puis ils reviendraient, donc ils n'abandonnent pas, ils ne prennent pas un non pour un non, cela peut être ennuyeux et une forme légère de harcèlement.
– Kari

Kari parle d'une situation qu'elle a vécue plusieurs fois. Elle ne parle pas ici d'un moment précis où cela s'est produit, mais comme s'il s'agissait d'un problème récurrent. Nous voyons cela parce qu'elle utilise le conditionnel lorsqu'elle parle de l'incident. Dans la situation décrite par Kari, elle dit clairement *non* aux hommes qui viennent la draguer, mais ils ne cèdent pas et continuent d'insister. Dans ce scénario, Kari doit dire *non* plusieurs fois sans aucun effet.

Expériences personnelles de harcèlement

Harcèlement physique - récurrent dans les transports publics

Plusieurs des jeunes Norvégiennes ont vécu des expériences de harcèlement physique dans les transports publics en France. Marie raconte un épisode récurrent où des hommes ont mis sa main sur la sienne. Elle ne sait pas si cela est qualifié de harcèlement, mais elle souligne que c'est quand même désagréable. Elle ajoute également que beaucoup se pressent contre les femmes dans les transports publics – *Je pense qu'ils en profitent vraiment*. Kari pense aussi que cela se passe beaucoup dans les transports publics en France

Généralement, en France, j'ai souvent été touchée dans des moyens de transport, c'est-à-dire en bus ou en tram. Cela s'est produit souvent lorsque le tram est plein, donc je remarquais une main sur mon sein ou quelque chose. C'est arrivé plusieurs fois. Aussi, quand j'ai passé trois semaines dans un cours de langue en France cela s'est produit plusieurs fois, même si ce n'était que trois semaines. – *Kari*

Ici, Kari est clairement surprise de pouvoir en faire l'expérience plusieurs fois en peu de temps – *même si ce n'était que trois semaines*. Elle montre une sorte d'incrédulité en ce qui concerne ce type de comportement. Elle insiste également sur la répétition en utilisant des mots tels que *souvent* et *plusieurs fois*, ce dernier répétant deux fois.

Je ne sais pas, y a-t-il du harcèlement lorsqu'un homme te lance des commentaires dans la rue ? Est-ce du harcèlement ? Parce que je pense que c'est vraiment inconfortable. Parce qu'ils disent de belles choses, comme « tu es si jolie » et ... c'est juste le contexte qui est mauvais. [...] c'est dur. Et puis ils se rendent si innocents. Du genre « ça ne voulait rien dire » et ... c'est très difficile ! Et seules les femmes le comprennent, à quel point c'est inconfortable. [...] Surtout avec les gens que tu ne connais pas dans la rue, tu n'as aucune idée de leurs antécédents, de leurs arrière-pensées. Le plus sensé est simplement de ne pas dire des choses aux gens dans la rue. [...] Et il est typique que les femmes ne soient pas comprises, ou je ne sais pas. Il semble que beaucoup de ceux qui font cela sont si intelligents et si rusés, alors ils donnent l'impression que les femmes sont vaniteuses et, oui. [...] Je pense que cela finit rapidement par être un argument, si on répond, je pense que dans de nombreux cas, les femmes sont perçues comme hypersensibles et explosives, et « arrêtez d'être si sensible, meuf ! ». – *Kari*

Kari aborde ici deux questions qu'elle juge importantes lorsqu'elle parle de harcèlement. Premièrement, elle souligne qu'un compliment peut déclencher la peur du destinataire s'il est dit dans le mauvais contexte, comme par un inconnu dans la rue que vous n'avez jamais rencontré auparavant et dont vous ne savez rien. Cela crée une sorte d'anxiété ou de peur chez la destinataire. En outre, elle explique que les hommes se placent souvent dans le rôle de victime, blâmant les femmes qui sont l'objet du harcèlement – *ils se rendent si innocents*. Cela nous amène au deuxième problème que Kari aborde. La femme est souvent considérée comme un être émotionnel, selon elle, ce qui permet de la blâmer facilement d'avoir réagi de manière excessive ou d'être hystérique lorsqu'elle essaie de se défendre. Selon Kari, c'est quelque chose que seules les femmes peuvent comprendre.

Les hommes qui vous suivent – *furieux et agressifs*

Le *suivi* est une autre forme de harcèlement largement mentionnée dans les entretiens norvégiens. Cette catégorie traite des cas où les jeunes femmes ont été arrêtées avec une réplique d'entrée, et où l'homme a alors commencé une conversation et suit les femmes avec une excuse pour continuer la conversation.

J'écoutais de la musique, puis il y a eu un gars qui devait absolument savoir ce que j'écoutais. Et puis j'ai sorti l'écouteur, et j'ai dit quelque chose du genre « c'est juste quelque chose de scandinave », et puis je suis partie, et il m'a suivie pendant assez longtemps, et voulait en savoir plus sur la musique, et plus sur moi. J'étais stupide parce que j'ai essayé d'être gentille, j'aurais dû prendre les écouteurs et m'enfuir, mais je suis norvégienne, alors j'étais un peu du genre « mon Dieu ». – *Marie*

Quand Marie met l'accent sur le fait qu'elle est norvégienne, c'est pour montrer les qualités qu'elle considère comme norvégiennes. Depuis le chapitre précédent, nous savons maintenant que les qualités qu'elle considère comme norvégiennes sont par exemple qu'ils sont gentils et prêts à aider. Elle pense que l'homme a exploité cette gentillesse pour poursuivre la conversation

Quand je suis allé de mon appartement au centre-ville une nuit, un gars d'Afrique du Nord est venu en courant vers moi, et j'ai pensé que je le connaissais peut-être, et qu'il était venu dire bonjour ou quelque chose, alors je me tourne, et il vient vers moi en disant « Salut, je peux t'accompagner jusqu'à la ville ? » et je ne l'ai jamais vu auparavant. J'ai dit « Non merci, tout va bien, je vais rencontrer des amis », mais il me suit jusqu'au château, et il veut me parler et avoir une conversation et je le rejette totalement, prétendant que je parlais avec quelqu'un sur mon portable, et puis il devient très fâché. Et il m'a grondé demi-menaçant en disant « putain de meuf ! » et que j'avais un comportement incroyablement mauvais de ma part parce que je ne voulais pas lui parler, et puis il s'en va. Il était en colère parce que je n'ai pas répondu. – *Kari*

Ce qui est intéressant ici, c'est qu'il semble que l'homme que Kari a rencontré pense qu'elle lui doit de lui parler, même si elle a clairement déclaré dès le départ qu'elle ne voulait pas qu'il la suive jusqu'à la ville. Cette notion que juste parce qu'il vous convient de parler à quelqu'un, alors il vous doit une réponse est une grande partie du problème selon Kari. Nous voyons la même idée dans plusieurs des autres entretiens, lorsque les hommes demandent des réponses et insistent pour que la conversation continue. Il est clair que cet homme ne s'est pas soucié des souhaits de Kari et ne l'a pas respectée. Il a pénétré sa zone de confort et elle n'a rien pu dire pour se débarrasser de lui. Elle a d'abord essayé d'être polie pour dire qu'elle n'avait pas besoin de compagnie – *Non merci, je vais bien*. Puis elle a essayé de l'ignorer – *je le rejette totalement*. Nous voyons ici que Kari a effectivement dû mentir pour essayer de sortir de la situation, car comme nous l'avons vu, « je ne veux pas vous parler » n'est pas une raison valable pour ne pas vouloir parler à quelqu'un.

Alors, on a l'homme qui m'a suivi une fois à la maison. C'était une expérience terriblement désagréable. Il est donc venu dans la direction opposée quand j'étais sur le chemin de ma maison. Je n'habitais pas loin du centre-ville, c'est 5 minutes. C'est donc un peu effrayant que cela puisse arriver si près du centre-ville, je pense. Alors il est venu de l'autre direction, et j'ai pensé que je devrais être polie, comme nous en parlions plus tôt, j'ai hoché la tête [rire]. Je n'aurais pas dû faire ça... Parce qu'alors il a commencé à me suivre et à me parler, et j'ai pensé que, ben, je n'ai pas à imaginer le pire de la part de tout le monde, mais dans ce cas-là... il s'est trouvé que lorsque nous sommes arrivés à ma porte, et j'ai dit « merci pour la parole, j'habite ici, au revoir », il a demandé « mais ne devrions-nous pas entrer maintenant pour baiser ? » Et il est clair que lorsque tu te trouves dans un coin comme ça, contre une porte, et que quelqu'un demande « ne devrions-nous pas entrer pour baiser », tu deviens un peu du genre 'd'accord, qu'est-ce que je fais maintenant. Si je crie, est-ce que quelqu'un m'entend ?' C'est donc désagréable. – *Julie*

Julie implique ici que l'homme l'a contactée parce qu'elle a hoché la tête. C'est une différence culturelle qu'elle a remarquée, et quelque chose dont elle a habitude de Norvège, ce qui n'est pas son expérience en France. Pour elle, il est courant de hocher la tête à des inconnus si vous établissez un contact visuel. Cet homme l'a vu comme une invitation à parler. Le premier signal de danger pour elle était qu'il est venu de la direction opposée et qu'il a donc changé de direction

pour la suivre. Julie avait essayé d'être polie avec lui et de ne pas avoir de préjugé, ce qu'elle insinue en disant qu'elle lui a dit « merci pour la parole ».

Julie se trouve acculée et sent que l'homme est très menaçant, ce qu'elle montre quand elle se demande si elle peut crier à l'aide. Ceci est un autre exemple d'un homme qui croit vraiment que Julie en tant que femme lui doit quelque chose parce qu'il l'a suivie chez elle. La façon dont il demande s'ils vont avoir des rapports sexuels montre une sorte d'évidence. Il est clair que c'est une attente qu'il a pour elle.

Des précautions et réactions

Les Norvégiennes ont aussi expliqué leurs réactions et précautions par rapport au harcèlement. Julie, par exemple, a parlé de comment elle réagit quand quelqu'un demande son numéro de téléphone, et s'ils insistent après qu'elle a dit non.

Pourquoi ?! La question est pourquoi devrais-je te donner mon adresse ou mon numéro de téléphone ? Je ne suis pas intéressée à t'avoir comme ami. Parce que tu es embêtant et parce que tu es embêtant. Ce pour ça que je ne serai pas ton amie. Parce que tu provoques en moi des signaux d'alarme. [...] J'ai l'impression qu'il y a toute une catégorie d'hommes comme ça là-bas. Qu'ils croient avoir droit à bien plus que ce qu'ils ont réellement. Qu'ils aient un tel droit qui est complètement disproportionné par rapport à la réalité. Simplement. Et *friendzone* et tous ces trucs, il y a tellement de choses idiotes. En ce qui concerne la relation entre les hommes et les femmes, comme si... eh bien, comme s'ils le faisaient avec d'autres hommes inconnus. « On peut être amis ? », « Ne pouvons-nous pas être amis ? ». Non, ils ne vont pas exactement vers les autres hommes dans le tramway en disant que « Ey, tu sembles être un gars cool avec qui je peux sortir. Allons-nous prendre une bière ? » [rires]. Et si l'homme dit « non », l'autre fait du genre « mais pourquoi pas ? » N'importe quoi ! [rires]. – *Julie*

Ici Julie renverse cette situation, en se moquant de ceux qui lui demandent pourquoi elle ne leur donnera pas son numéro. Cela est également démontré par la répétition de sa réponse – *parce que tu es embêtant et parce que tu es embêtant*. Il n'y a donc pas d'autre raison que cela, et c'est pour elle une raison parfaitement valable de ne vouloir parler à personne. Le fait qu'elle le présente comme deux raisons différentes ne fait que renforcer son argument et l'absurdité du fait que ces hommes demandent des réponses supplémentaires.

Elle mentionne en outre que les hommes ont tendance à exiger plus que ce à quoi ils ont droit. Julie pense définitivement qu'elle ne leur doit rien, simplement parce qu'ils ont décidé de lui parler – *ils croient avoir droit à bien plus que ce qu'ils ont réellement*. Elle insiste sur ce point en donnant un exemple d'une situation qu'elle a vécue plusieurs fois, mais la met dans un nouveau contexte. Elle a constaté à plusieurs reprises que des hommes lui avaient demandé si elle voulait prendre une bière ou s'ils pouvaient être amis. Ils ont ensuite insisté même après qu'elle ait dit non de plusieurs manières et à plusieurs reprises. La question qu'elle pose ici est de savoir si quelqu'un a déjà vécu cela de manière complètement platonique. Elle n'a jamais vu ni entendu parler d'un homme demandant à un autre homme inconnu dans le tram s'ils peuvent être amis et prendre une bière. Et si cela s'est produit, il est absurde pour elle que si l'homme inconnu dit non, le premier homme devrait commencer à insister et demander pourquoi. Cela ne se produit pas, selon Julie. Son argument est que si vous pensez que ce scénario est absurde,

il devrait être aussi absurde que cela arrive aux femmes. Pour Julie, c'est une raison claire pour laquelle ce type d'interaction est considéré comme du harcèlement.

Julie a également un exemple de harcèlement physique dont elle a été témoin dans le tram où elle a réagi agressivement :

Oui, c'était [rires sarcastiques] un SDF qui a 'upskirté'¹ la même amie dans le tram. Elle portait donc une jupe, puis il s'est allongé par terre et a vu sous sa jupe. Alors, j'ai attrapé sa veste, je l'ai tiré vers l'entrée et je l'ai jeté du tram. Il a perdu une chaussure et je la lui ai juste lancée. Alors ... Il s'est mis en colère du genre 'blabla' ... Je pense que peut-être que les autres dans le tram pensaient que j'étais folle, mais je m'en fous. Et ma pauvre amie qui n'avait même pas réalisé, elle était très reconnaissante. – *Julie*

Il est clair que le harcèlement est un sujet qui rend Julie frustrée. Nous voyons avec cette citation à quel point elle trouve injustes de telles situations. Elle décrit un homme méchant exploitant une fille, puis c'est Julie qui est considérée comme une *folle*. L'homme ne s'attendait probablement pas à une telle réaction de la part de Julie, et répond donc même avec colère, ce qui peut être une forme de honte d'être révélé de cette manière.

Kari a à plusieurs reprises été victime de harcèlement dans les transports publics en France, et quand je lui ai demandé si elle a réagi, voici sa réponse :

Non, et après je me fâche tellement, parce que je suis complètement paralysée quand ça arrive, parce que j'ai tellement peur de crier ou d'en faire n'importe quel bruit. Et au moins parce que je ne parle pas couramment le français, je ne peux pas me défendre ou crier en français. Et puis je sors du tram et je fais habituellement cinq arrêts avant de partir, puis je me déteste de ne pas avoir dit quelque chose. – *Kari*

La peur de Kari réside donc dans le fait de ne pas pouvoir se défendre si elle veut répondre. Elle ne répond pas et n'ignore même pas le harceleur car elle sait qu'il continuera jusqu'à son départ. Par conséquent, elle choisit de descendre du tram avant son arrêt. Le fait qu'elle doive partir parce que quelqu'un d'autre choisit de la mettre mal à l'aise est très injuste. Kari dit qu'elle n'est pas très contente en laissant le harceleur gagner la situation dans cette façon.

En revanche, Marie ne laisse pas la langue l'arrêter lorsqu'il s'agit de répondre au harcèlement. Elle explique ci-dessous un incident où elle a réagi quand elle a été harcelée dans un parc par un groupe de jeunes hommes qui n'abandonneraient pas :

Je me suis vraiment mise en colère. Alors j'ai dit : « Ka i helvette² ?! » Je l'ai donc dit en norvégien parce que je ne parlais pas assez français à l'époque [rire]. Mais j'ai pensé, du genre '*je ne peux pas l'ignorer parce que c'est tellement dégoûtant*'. J'ai dit quelque chose comme ça, donc je me suis vraiment mis en colère, mais en norvégien. Ils étaient stupéfaits. Mais alors ils étaient si ivres qu'ils ont juste... Mais j'ai eu un peu peur. Alors peut-être qu'ils auraient pu être violents, alors j'y suis allée après ça. – *Marie*

¹ Upskirt : anglicisme argotique, littéralement « sous la jupe » est dans ce contexte le fait de voir sous les jupes des femmes « dans le but de montrer leurs sous-vêtements, voir leurs parties génitales et/ou leurs fesses » Linguee

² Traduction : Mais putain !

Bien que Marie ait eu peur de la réaction du groupe dans ce contexte, elle a pris le contrôle de la situation en répondant en norvégien. Nous voyons que toutes les jeunes femmes norvégiennes réagissent fortement au harcèlement. Elles ont peur, ce qui a des conséquences sur leur sentiment de sécurité. Cependant, en général, elles réagissent d'une manière qui montre clairement que le harcèlement est contraire à leur sens d'égalité.

Chapitre 7 : Discussion et conclusion

Dans ce mémoire, nous avons examiné les perspectives des jeunes Françaises et Norvégiennes des interactions et du harcèlement au sein des espaces publics en France et en Norvège, en entamant une analyse thématique. Notre question de recherche était : *Quels sont les thèmes qu'elles abordent en parlant de leur expériences et observations d'interactions quotidiennes et de harcèlement ?* Les thèmes principaux identifiés concernant la communication étaient surtout le Norvégien réservé et pudique et le Français ouvert et bruyant. Concernant le harcèlement, nous trouvons en France un harcèlement plus furieux et agressif, avec des compliments indésirables, et en Norvège des situations plutôt sous l'influence d'alcool. En ce qui concerne des réactions et des précautions, nous voyons aussi que les jeunes femmes norvégiennes sont prêtes à venir en aide aux victimes, alors que les Françaises sont plus distantes. Nous allons maintenant faire une discussion générale, avant de revisiter les thèmes en parlant des stéréotypes.

Comportement et harcèlement

Nous avons vu qu'il peut être difficile de définir la politesse et le harcèlement et que cela peut être perçu de différentes manières par différents groupes de personnes. Une situation qui pourrait ressembler à un flirt inoffensif pour un homme, peut être considéré comme offensant et menaçant pour une femme (Garance, 2016). Selon nos informatrices le harcèlement est fondamentalement un acte déplacé qui vous met mal à l'aise. « L'expérience de chacun d'un nouveau pays et d'une nouvelle culture dépend de ce que nous avons déjà dans nos propres bagages culturels » (Longva, 2003). De la même manière, nos informatrices parlent et expliquent leurs expériences et observations en fonction de leur propre contexte culturel.

Nos informatrices semblent trouver que la culture informelle, (Hall, 1959), peut être difficile à saisir. Ce sont des normes qu'elles doivent observer pour comprendre et, par conséquent, il faut un certain temps pour apprendre ce qui est acceptable dans l'autre culture. Pour cette raison, la façon dont elles perçoivent certaines situations est liée aux différences et aux similitudes dans la nouvelle culture. Elles pourraient avoir une compréhension différente de ce qui est poli et impoli, ce qui est acceptable et inacceptable. Une tendance dans toutes les entretiens sont qu'elles parlent souvent de l'autre culture en la comparant à la leur. Leur culture est quelque chose qu'elles connaissent et auquel elles sont habituées, il est donc logique qu'elles l'utilisent comme point de référence.

On voit aussi que nos informatrices sont colorées par l'autre culture. Éloïse par exemple, n'a pas prêté beaucoup d'attention au harcèlement avant de venir en Norvège, mais après avoir vu que ce n'est pas normal dans la culture norvégienne, elle a commencé à se rendre compte que le harcèlement est un problème en France – *Les garçons ne font pas ça en Norvège. C'est une chose typiquement française [...] Et du coup c'est depuis que je rentre de Norvège que j'ai un regard différent sur l'interaction comme ça* (Éloïse).

Nous avons vu que Hofstede décrit la Norvège comme ayant une faible distance par rapport au pouvoir, ce qui fait que les Norvégiens favorisent l'égalité (Hofstede, 1991), et que cette distance est plus élevée en France, alors un certain degré d'inégalité est accepté. En ce qui concerne les réactions face au harcèlement, les jeunes Françaises et Norvégiennes semblent avoir des approches différentes. Alors que les Françaises, en général, semblent éviter la situation et réagir poliment pour éviter les conflits – l'autodéfense (Lieber, 2002) – *Je ne dis rien et je marche* (Amélie), les Norvégiennes semblent se mettre en colère et exprimer une sorte de justice et riposter – *Alors, j'ai attrapé sa veste, je l'ai tiré vers l'entrée et je l'ai jeté du tram. Il a perdu une chaussure et je la lui ai juste lancé* (Julie). On pourrait ici tracer une ligne entre ces réactions et le niveau d'égalité dans chaque pays. Il semble que, selon mes informatrices, le harcèlement dans l'espace public est moins courant en Norvège, et donc les jeunes femmes norvégiennes pourraient y réagir plus agressivement que les Françaises qui y sont habituées. Éloïse explique dans son entretien qu'elle pense qu'il s'agit d'une relation égalitaire homme/femme, et qu'il y a moins de harcèlement en Norvège parce que « *c'est quand même plus d'égalité de femmes* ». Cela est conforme à la recherche de Garance, où nous avons vu que « que les pays où l'égalité entre les sexes est plus élevée pourraient subir moins de harcèlement » (Garance, 2016).

Stéréotypes concernant la France

En ce qui concerne l'interaction générale en France, nos informatrices s'accordent sur les stéréotypes, montrant une vision essentialiste de la culture (Hofstede, 1991). Les jeunes femmes françaises dessinent les Français comme bavards et ouverts à la communication – *C'est commun de se parler, et du coup c'est tellement commun que quelqu'un te demande un renseignement, c'est normal, tu vas les renseigner* (Éloïse). Un autre trait qui ressort des Français est qu'ils sont très bruyants – *il y a globalement beaucoup plus de bruit* (Zoé).

Alors qu'elles s'accordent toutes sur les stéréotypes du Français bruyant et bavard, confirmant ainsi ce que dit Hofstede à propos des Français dans son étude des dimensions culturelles (Hofstede, 1991), les Norvégiennes semblent ajouter des aspects plus positifs à l'ouverture française. Elles dessinent la même image des Français comme bruyants – *Il y a plus de bruit, il y a plus de son, il y a plus de bavardages, il y a des cris, des rugissements* (Marie), mais à cela elles ajoutent aussi de la politesse – *La culture de la politesse est très présente dans l'âme des Français* (Julie). En plus, les jeunes Norvégiennes confirment le stéréotype du Français romantique en parlant de l'affection publique : *Alors en France les gens sont très romantiques. Et il y a beaucoup de baisers et d'embrassades et de flirt amoureux* (Marie), et *C'est comme ça, j'ai l'impression que c'est assez normal* (Kari). Ainsi les trois Norvégiennes expriment toutes la proposition analytique en parlant des stéréotypes français, où elles attribuent des qualités aux Français comme un groupe (Quasthoff, 1978 ; Reisigl & Wodak, 2001).

Cette politesse ou cette ouverture à la communication peut-elle être liée au harcèlement qui sévit dans l'espace public ? Toutes les informatrices conviennent qu'il y a plus de

68

communication et plus de harcèlement en France. Parce que les Français ont une manière plus ouverte et directe d'interagir avec des inconnus, cela pourrait-il expliquer pourquoi une attention non désirée est également plus fréquente ? Nous avons vu qu'il pourrait y avoir une différence dans ce que les hommes et les femmes considèrent comme du harcèlement et que cela peut créer de grands écarts entre les sexes (Garance, 2016) – *pour eux c'est un compliment, alors qu'en fait non, on a envie d'être tranquille* » (Zoé). Ces *compliments* ne sont en fait pas des compliments car ils sont en rupture avec les normes mises en place, et cela met les victimes mal à l'aise voire menacées (Garance, 2016; Goffman, 1973). Les Norvégiennes confirment ce comportement de la part des certains hommes français – *ils disent de belles choses, comme « tu es si jolie » et ... c'est juste le contexte qui est mauvais* (Kari).

Les jeunes Françaises trouvent deux traits principaux concernant le harceleur stéréotypé français. Premièrement, ils sont très insistants et confiants et n'abandonneront pas à moins que vous ne leur disiez très directement – *et après le fait que je ne veux pas ce n'est pas une excuse valable ? Ça prouve que, ben, dans leur monde tu n'as pas d'opinion quoi*. Cela montre le type d'égalité dont parle Garance : « Le harcèlement sexiste désigne les femmes [...] comme objets que l'on peut juger, commenter, insulter, intimider » (Garance, 2016). Deuxièmement, les harceleurs agissent de façon très lâche et ne vous harcèleront que s'ils savent qu'ils peuvent s'en échapper – *Si tu es toute seule ils vont plus se sentir en confiance* (Éloïse) – *dans toutes ces situations ils peuvent partir vite [...] ils n'ont pas besoin de « face it »* (Zoé).

Le même harceleur est décrit par les Norvégiennes. Dans beaucoup de situations qu'elles décrivent, le harceleur était vraiment insistant – *[il] n'a tout simplement pas abandonné* (Julie), *ils ne prennent pas un non pour un non* (Kari), *il m'a suivie pendant assez longtemps* (Marie). Elles confirment également que le harceleur est généralement vraiment lâche – *j'ai souvent été touchée dans des moyens de transport [où ils peuvent se cacher]* (Kari). Les Français sont aussi, selon nos informatrices norvégiennes, vraiment directs dans le harcèlement, comme ils le sont dans les interactions de tous les jours – *il a demandé 'mais ne devrions-nous pas entrer maintenant pour baiser ?'* (Julie). Un autre trait est le droit autoproclamé des harceleurs – *ils croient avoir droit à bien plus que ce qu'ils ont réellement* (Julie).

Nous pouvons conclure qu'il existe une convergence entre les opinions des informatrices Françaises et Norvégiennes sur les stéréotypes français à la fois sur le harcèlement et les interactions quotidiennes.

Stéréotypes concernant la Norvège

Concernant la communication dans l'espace public en Norvège, les informatrices sont un peu plus divisées dans leurs opinions. Les jeunes femmes norvégiennes conviennent qu'il existe en Norvège une forme de timidité qui est enracinée chez les Norvégiens, et qui n'est pas nécessairement aussi forte dans les autres cultures, comme la culture française. Les Norvégiennes admettent qu'il ne s'agit pas seulement d'avoir peur d'être impolis, mais qu'il semble également embarrassant de briser le silence dans l'espace public – *Oui, c'est très comme*

« mon espace privé » et donc quand quelqu'un me parle, justement je me dis un peu « wow, pourquoi ? » (Kari). Elles décrivent le stéréotype norvégien comme très renfermé et réservé – *ce n'est peut-être pas exactement accepté, en gros, de parler avec des gens qu'on ne connaît pas* (Julie). Elles confirment également que les Norvégiens ne parlent généralement pas à des personnes inconnues à moins qu'il y ait quelque chose d'important (Rygg, 2017) – *on ne se parle pas, s'il n'y a pas quelque chose de particulier, s'il n'y a rien qui se passe* (Kari).

Le Norvégien timide et réservé est confirmé dans les entretiens français – *les Norvégiens étaient plus pudiques, du moins dans l'espace public, en termes de contact physique* (Éloïse). Aussi, Zoé communique un exemple des stéréotypes directement exprimés (Quasthoff, 1978 ; Reisigl & Wodak, 2001) – *Je trouve que ça fait partie de la culture un peu que tout le monde est un peu plus enfermé*. En parlant de la politesse en Norvège, les Françaises nient le stéréotype que les Norvégiens sont impolis. Selon elles, les Norvégiens sont réservés et non impolis ; *ça ne m'a pas dérangée. C'est même plutôt agréable* (Zoé). Cela implique que Zoé préfère l'approche norvégienne dans ce contexte, et signifie que même si les Français sont considérés comme plus directs dans leur communication, ce n'est pas nécessairement quelque chose qu'elle aime.

Les Françaises semblent convenir que les Norvégiens, en général, pourraient être un peu plus silencieux que les Français, mais que ce n'est pas pour être impoli – *ce n'est pas impoli de ne pas dire 'bonjour', c'est juste que tu n'as pas envie de déranger la personne en la coupant dans son travail* (Éloïse). Elles expliquent qu'il existe une différence dans les normes de la France et de la Norvège concernant la façon dont les gens se comportent et interagissent avec les inconnus, que la politesse est quelque chose proprement culturel (Fallous, 2016 ; Kerbrat-Orecchioni, 2005).

En parlant du Norvégien réservé, elles soulignent que cela n'est pas toujours le cas – *il y avait des personnes qui sont venues spontanément vers moi [...] Sinon, il y a une dame qui m'a donné son chien pendant qu'elle a fait ses courses. Et après on a discuté* (Amélie). Même si les Françaises semblent résister au stéréotype du Norvégien réservé et impoli, elles ont toujours une vision essentialiste de la culture parce qu'elles parlent des Norvégiens comme un groupe homogène. Comme nous l'avons vu dans la théorie par rapport à la vision essentialiste, si quelqu'un devait agir hors de la norme, ou d'une manière non stéréotypée, cela s'expliquerait comme une déviation de sa culture (A. Holliday, 2000).

Quant au harcèlement en Norvège, les jeunes Françaises n'ont rien à rapporter – *Non, je n'en ai jamais vu* (Zoé). Les Français semblent également penser que les Norvégiens sont plus respectueux envers les femmes – *les Norvégiens comprennent plus facilement que les filles n'ont pas envie, et là voilà ce n'est pas grave, on part* (Éloïse). Cependant, les Norvégiens parlent plus du harcèlement en Norvège, même s'ils soulignent que ce n'est pas autant qu'en France – *En Norvège, c'est plutôt sous l'influence d'alcool* (Julie). Elles signalent également différents incidents dont elles ont été témoins dans le bus ou dans la rue – *il y avait une pauvre fille qui a été arrêtée dans la rue par un passant* (Julie).

Nous pouvons conclure qu'il existe une divergence entre les opinions des informatrices françaises et norvégiennes sur les stéréotypes norvégiens à la fois sur le harcèlement et les interactions quotidiennes. En ce qui concerne la politesse générale, il y a une certaine convergence que les Norvégiens sont calmes et neutres, mais les informatrices françaises résistent aussi à ce stéréotype. Nous trouvons aussi une divergence en matière de harcèlement, où les informatrices françaises n'ont aucune expérience ni observation, alors que les Norvégiennes parlent de harcèlement sexuel, surtout sous l'influence d'alcool.

En guise de conclusion

Cette étude montre que, selon mes informatrices, il y a moins de harcèlement et de communication générale en Norvège. Cependant, cela n'est pas nécessairement la vérité pour tout le monde. Plusieurs facteurs peuvent également affecter ce résultat. Peut-être que les informatrices françaises ont signalé moins de harcèlement en Norvège parce qu'elles 1) ont oublié des incidents mineurs ou 2) ne considéraient pas ces incidents comme du harcèlement. Néanmoins, les Norvégiennes ont également passé un an en France et pourraient déjà signaler de nombreux incidents. Nous pouvons voir que les Norvégiennes signalent plus de harcèlement en Norvège que les Françaises, mais là encore, les Françaises disent que les formes moins graves ne comptent pas pour elles comme du harcèlement. Cela pourrait indiquer que les jeunes femmes françaises ont une tolérance au harcèlement plus élevée que les Norvégiennes.

Dans l'ensemble, nous pouvons conclure que les informatrices françaises et norvégiennes s'appuient largement sur des stéréotypes nationaux et ont une vision plutôt essentialiste de la culture, où les frontières nationales définissent cette culture. Elles ont des vues similaires sur les interactions et le harcèlement en France. Cependant, en parlant de la Norvège, les informatrices françaises ont une vision plus nuancée des interactions et résistent au stéréotype du Norvégien silencieux. Il y a également plus de divergence en ce qui concerne le harcèlement, où les informatrices norvégiennes sont plus susceptibles de parler des expériences de harcèlement en Norvège, et les informatrices françaises donnent une image plus idéalisée de la Norvège où il n'y a pas de harcèlement.

Bibliographie

- Beauvoir, S. (1949). *Le Deuxième Sexe*. Paris : Gallimard.
- Barratin, A. (1920). Œuvres posthumes. *Pensées*. Repéré le 27.04.20 à <https://citationcelebre.leparisien.fr/>
- Baumann, G. (1996). *Contesting Culture. Discourses of identity in multi-ethnic London*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Bourdet, A. (2012). PayeTaShnek. Repéré le 05.03.20 à <https://payetashnek.tumblr.com/>
- Bourrelle, J. S. (2014). *Social guidebook to Norway*. Norvège : Mondâ Forlag.
- Bourricaud, F. (1952). *Quelques Remarques sur le Concept de Caractère national*. Paris : Le Seuil.
- Claude, G. (2019). *L'entretien semi-directif : définition, caractéristiques et étapes*. France : Scribbr. Repéré le 16.10.19 à <https://www.scribbr.fr/methodologie/entretien-semi-directif/>
- Cliche, S., Millet, C., Robbe-Grillet, C., Sastre, P., Shalmani, A. (2018). « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle ». France : LeMonde. Repéré le 23.01.20 à https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/01/09/nous-defendons-une-liberte-d-importuner-indispensable-a-la-liberte-sexuelle_5239134_3232.html
- Combessie, J. (2007). *La méthode en sociologie*. (Jean-Claude Combessie éd.). Paris : La Découverte. P 24-32
- Debret, J. (2019). *Retranscription d'un entretien : méthodologie, conseils et exemple*. France : Scribbr. Repéré le 15.10.19 à <https://www.scribbr.fr/methodologie/retranscription-entretien/>
- Delacollette, N., Dardenne, B. & Dumont, M. . (2010). *Stéréotypes prescriptifs et avantages des groupes dominants*. Vol. 110, 126-156. Cairn.info : L'Année psychologique. Doi : 10.4074/S0003503310001053
- Fallous, A. (2016). *Acte de politesse et variations culturelles : Approche sociopragmatique*. Vol. 2. FLSH Meknès : Langues, cultures et sociétés. Repéré le 24.04.20 à <https://revues.imist.ma/index.php?journal=LCS&page=article&op=view&path%5B5D=6847&path%5B%5D=5149>
- Galand, L. (2013). *Femmes dans l'espace public, mauvais genre ?* Louvain-la-Neuve : Cap Sciences humaines UCL.

- Garance, A. (2016). Le harcèlement sexiste dans l'espace public. Analyse de la littérature scientifique. Bruxelles : Fédération Wallonie-Bruxelles. Repéré le 17.04.20 à <http://www.garance.be/docs/16HSEPrevuelitterature.pdf>
- Goffman, E. (1973). La Mise en scène de la vie quotidienne. *Les relations en Public*. Vol. 2. Paris : Éditions de Minuit.
- Hall, E. T. (1959). The silent language. New York : Anchor Press/Doubleday. Repéré le 25.04.20 à https://monoskop.org/images/5/57/Hall_Edward_T_The_Silent_Language.pdf
- Haugen, E. (1978). Norwegian forms of address. Vol. 32(1-2), 91-96. *Studia Linguistica*. doi:10.1111/j.1467-9582.1978.tb00330.x
- Hickey, L. & Stewart., M. (2005). Politeness in Europe. Clevedon, Buffalo, Toronto : Multilingual Matters LTD. ISBN: 1-85359-738-4
- Hofstede, G. (1991). *Cultures and Organisations : software of the mind*. Maidenhead : McGraw-Hill.
- Holliday, A. (1999). Small cultures, *Applied Linguistics*. Vol. 20(2), 237-264. Oxford : Oxford Academic. Repéré le 05.02.20. Doi : 10.1093/applin/20.2.237
- Holliday, A. (2000). Culture as constraint or resource : essentialist versus non-essentialist views. (20). Canterbury : Canterbury Christ Church University College
- Johannessen, L., Rafoss, T., & Rasmussen, E. (2018). *Hvordan bruke teori ? Nyttige verktøy i kvalitativ analyse*. Oslo : Universitetsforl. ISBN : 978-82-15-02901-6
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2005). Politeness in Europe. *Politeness in France : How to buy bread politely*. Clevedon, Buffalo, Toronto : Multilingual Matters LTD. ISBN : 1-85359-7384
- Korsvik, T. (2020). Kjønn og likestilling etter #metoo II : Hadde radikalfeminismen rett likevel ? Kjonnsforskning.no : Kilden. Repéré le 06.05.20 à <http://kjonnsforskning.no/nb/2020/04/kjonn-og-likestilling-etter-metoo-ii-hadde-radikalfeminismen-rett-likevel>
- Kunst, J., Bailey, A., Prendergast, C., Gundersen, A. (2019). Sexism, rape myths and feminist identification explain gender differences in attitudes toward the #metoo social media campaign in two countries. Vol. 22. Oslo : Media Psychology. Doi : 10.1080/15213269.2018.1532300

- Legifrance. (2020). LOI n° 2018-703 du 3 août 2018 renforçant la lutte contre les violences sexuelles et sexistes. Paris : Legifrance, le service public de la diffusion du droit. Repéré le 17.04.20 à <https://www.legifrance.gouv.fr/Droit-francais/Evaluation-prealable-des-projets-de-normes/Etudes-d-impact-des-lois/Lois-publiees>
- Lieber, M. (2002). Le sentiment d'insécurité des femmes dans l'espace public : une entrave à la citoyenneté ? *Nouvelles Questions Féministes*. Vol. 21(1), 41-56. Cairn.info : Pour Editions Antipodes. Repéré le 29.01.20. Doi : 10.3917/nqf.211.0041.
- Lippmann, W. (1922). Stereotypes. 79-94. Washington, DC : MacMillan Co.
Doi : 10.1037/14847-006
- Longva, A.-N. (2003). Nordmenn, høflighet og kunsten å omgås fremmede. Vol. 14, 16-26. Bergen : Universitetsforlaget, Norsk antropologisk tidskrift. ISSN : 0802-7285
- Lovdata. (2020). § 298. Seksuelt krenkende atferd offentlig eller uten samtykke. Oslo : Lovdata.no. Repéré le 17.04.20 à https://lovdata.no/dokument/NL/lov/2005-05-20/28/KAPITTEL_2-11#%C2%A7298
- Picard, D. (1998). Que sais-je ? *Politesse, savoir-vivre et relations sociales*. Vol. 2. Paris : Presses Universitaires de France Presses Universitaires de France. Repéré le 24.04.20 à <http://journals.openedition.org/communication/6390>
- Quasthoff, U. (1978). The uses of stereotype in everyday argument. Vol 2, 1-48. Journal of Pragmatics : Elsevier. Doi : 10.1016/0378-2166(78)90021-8
- Reisigl, M., Wodak, R. . (2001). Discours and Discrimination. Rhetorics of racism and antisemitism. London : Routledge. ISBN : 0-203-99371-3
- Rygg, K. (2017). 'Typically Norwegian to be impolite.' Impoliteness according to whom ? Vol 4. Bergen : Fleks, Scandinavian journal of intercultural theory and practice.
- Schneider, D. J. (2004). The psychology of stereotyping. New York : Guilford Press.
- Sletteland, A. (2018). Da #metoo kom til Norge. Et ufullendt normskifte mot seksuell trakassering. Vol. 42, 142-161. Norvège : Idunn.no. Repéré le 03.05.20. Doi : 10.18261/issn.1891-1781-2018-03-02
- SSB., Dammen, C. (2018). 4 prosent utsatt for uønsket seksuell oppmerksomhet. Oslo : Statistics Norway. Repéré le 20.04.20 à <https://www.ssb.no/arbeid-og-lonn/artikler-og-publikasjoner/4-prosent-utsatt-for-uonsket-seksuell-oppmerksomhet>
- Vera-Gray, F. (2016). Men's Stranger Intrusions : Rethinking Street Harassment. Women's Studies International Forum. Vol 58, 9-17. Science direct : Elsevier.

Veyrat-Masson, I. (1989). Les stéréotypes nationaux et le rôle de la télévision. 237-253.
Cairn.info : C.N.R.S. Editions. ISSN : 0767-9513. Repéré le 03.03.20 à
<https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-1989-2-page-237.htm>

Witoszek, N. (1993). Culture and Environment - Interdisciplinary Approaches. *Narratives of place : Inside and outside in Norwegian tradition*. Oslo : Centre for Development and the Environment/Centre for Technology and Culture, University of Oslo.

Annexe 1 – Formulaire de consentement

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Projet de Master NTNU
ISL

Directrice de mémoire :
Priscilla Ringrose

COMMUNICATION DANS L'ESPACE PUBLIC EN FRANCE ET EN NORVÈGE

Objectif du projet

Le but de cette étude est d'examiner les expériences (ou absence d'expériences) des jeunes femmes dans les deux pays en ce qui concerne la communication et le harcèlement dans l'espace public, dans un but comparatif. Les informatrices seront des jeunes françaises et norvégiennes (entre 20 et 30 ans) qui ont vécu en Norvège ou en France au moins un an.

Les entretiens

Les entretiens auront lieu en automne 2019 et dureront environ une heure chacun. Nous pouvons ensemble convenir du lieu et du moment de l'entretien. Tous les entretiens réalisés seront enregistrés sur un support audio. Les entretiens se dérouleront en français ou en norvégien.

Enregistrement audio et protection de la vie privée

Plusieurs mesures seront prises pour assurer le caractère confidentiel et anonyme des données qui concernent les participants. Les données seront conservées en lieu sûr, sous clé, et détruites à l'expiration du projet (juillet 2020). Tous les renseignements recueillis au cours de la recherche demeureront strictement confidentiels. Afin de préserver votre identité et la confidentialité de ces renseignements, vous ne serez identifiées que par un pseudonyme. Les informatrices qui le souhaitent peuvent obtenir un exemplaire du mémoire après sa soutenance au printemps 2020. Le projet est approuvé par le Centre Norvégien de Recherche de Données AS [Personvernombudet for Forskning, NSD – Norsk Senter for Forskningsdata AS].

Participation et contact

Il est entendu que votre participation à ce projet de recherche est tout à fait volontaire et que vous restez libre, à tout moment, d'interrompre votre participation sans avoir à motiver votre décision. Tous les documents audio vous concernant seront alors détruits.

Si vous avez des questions concernant le projet, vous pouvez me contacter au numéro de téléphone suivant : +47 907 05 945 ou m'envoyer un email (cmjensen@ntnu.no).

Votre participation au projet implique que vous signiez au préalable la déclaration de consentement ci-jointe.

Je vous remercie.

Bien cordialement,

Charlotte Marie Aune Jensen

(Adresse)

La déclaration de consentement

Consentement libre et éclairé

Je, _____ (*nom en caractères d'imprimerie*), déclare avoir lu et compris le présent formulaire et j'en ai reçu un exemplaire. Je comprends la nature et le motif de ma participation au projet. J'ai eu l'occasion de poser des questions auxquelles on a répondu, à ma satisfaction.

Par la présente, j'accepte librement de participer au projet « Communication dans l'espace public en France et en Norvège », et je conviens que mes informations seront traitées jusqu'à la fin du projet, soit le 20 juin 2020.

Signature de la participante ou du participant : _____

Fait à _____, le _____ 2019.

Annexe 2 – Le guide d’entretien

Phase	Quoi	Thème	Questions	Sous-questions
PHASE 1 : Cadrer le thème	1. Conversation (5 min) Conversation informelle	Communication dans l’espace public en Norvège et en France. Nous parlerons informellement du thème et de la conception de cette communication selon les informatrices.	1. Pourquoi as-tu choisi d’étudier en Norvège ? 2. Quelles attentes avais-tu de la Norvège avant de venir ? 2. Qu’est-ce que tu as aimé / Qu’est-ce qui ne t’as pas plu ?	Pour aider
PHASE 2 : Expérience	2. Information (5min) Information brève du thème de la conversation. Expliquer l’objectif d’entretien. Informé de l’enregistrement audio, et obtenir le consentement pour l’enregistrement audio.	Le but de cette étude est d’examiner les différences entre la Norvège et la France quand il s’agit de la communication dans l’espace public, particulièrement le harcèlement.	Demander si tout est clair et si l’informatrice a des questions. Commencer l’enregistrement audio.	L’entretien se déroulera en deux étapes. Nous allons parler de ton expérience de l’espace public en France et puis en Norvège. Tout cela est-il tout à fait clair pour toi ? As-tu des questions avant de commencer l’entretien ?
PHASE 3 : Concentration	3. Questions principales 1 (25 min) Prendre ces expériences comme point de départ quand nous allons discuter le thème. Liste de contrôle ou suivi des questions.	Les informatrices vont parler généralement de leurs perceptions d’espace public.	Norvège/France <i>Alors, nous allons commencer avec la Norvège et puis nous allons nous occuper de la France pour les distinguer un peu les expériences.</i> 1. Quelles pratiques de communication dans l’espace	(NB ! Pas des expériences de harcèlement)

			<p>public as-tu remarquées ?</p> <p>2. Comment les gens se comportent-ils en public ?</p> <p>3. Quelles sont tes propres expériences dans l'espace public en France/Norvège ?</p> <p>4. Quels sont tes observations en ce qui concerne les témoignages publics d'affection ?</p>	<p>2. Des exemples précis. - Dans le bus ? Dans les clubs...</p> <p>3. Endroits : dans la rue / sur le chemin du travail / au travail / au restaurant / en salle de sport / au parc / à la plage / aux transports publics / à l'université / dans les clubs / dans la nature. As-tu parlé à des gens que tu ne connaissais pas dans les espaces publics en France/Norvège ?</p> <p>4. Qu'est-ce qui est accepté en France/Norvège ? - Et toi ? Quel genre de témoignage d'affection public trouves-tu acceptable / inadmissible ?</p>
<p>PHASE 4 : Concentration</p>	<p>4. Questions principales 2 (25 min)</p> <p>3-5 questions principales Liste de contrôle ou suivi des questions. Parler entourant les questions.</p>	<p>Les informatrices vont parler de leurs expériences personnelles entourant le thème. Elles vont raconter des histoires ou des propos de leurs expériences en Norvège et en France.</p>	<p>Norvège/France</p> <p>1. C'est quoi le harcèlement, pour toi ?</p> <p>2. As-tu été témoin de harcèlement ?</p>	<p>(Cela nous amène au sujet suivant : le harcèlement.)</p> <p>1. (Verbal, physique...)</p> <p>2. Comment as-tu réagi ? - Est-ce que tu connaissais la personne ? - Ta réaction serait-elle différente si tu connaissais / ne connaissais pas la personne impliquée ? - Y-a-t-il eu une altercation physique ? - As-tu été témoin à un incident de harcèlement initié par un de tes amis ?</p>

			<p>3. As-tu personnellement été harcelé ?</p> <p>4. Comment décris-tu un harceleur en général ?</p> <p>5. Est-ce que quelqu'un d'autre a eu l'impression que tu le / la harcelais ?</p>	<p>- Comment as-tu réagi ?</p> <p>3. Quelle était la dernière fois que tu as été harcelée dans l'espace public ?</p> <ul style="list-style-type: none"> - Peux-tu donner 2 exemples ? - Quel âge avais-tu / avait-il(s)/elle(s) - Étais-tu seule ? Avec d'autres ? <p>Qui (âge, genre, ethnicité, relation [ami / petit(e) ami(e), description physique) ?</p> <ul style="list-style-type: none"> - Peux-tu décrire la personne qui vous a agressé [âge, genre, ethnicité, relation - ami/petit(e) ami(e), description physique] - Dans quelles circonstances ? / à quelle heure ? / où / quand / comment ? / D'autres endroits ? <p>Dans la rue/sur le chemin du travail / au travail / au restaurant/ en salle de sport / au parc / à la plage / aux transports publics / à l'université / dans les clubs / dans la nature</p> <ul style="list-style-type: none"> - Comment as-tu réagi lorsque tu avais été harcelée ? - Où est-ce que tu as été exposée à plus de harcèlement ? En France ou en Norvège ? <p>4. Âge, sexe, type de corps, etc.</p> <ul style="list-style-type: none"> - forme de harcèlement ? <p>5. As-tu été accusée de harcèlement ?</p> <ul style="list-style-type: none"> - Peux-tu donner un exemple ?
PHASE 5 : Résumé	5. Résumé (10 min) Résumé d'entretien.	Dans cette phase c'est important de	Est-ce que j'ai bien compris ?	

	<p>Est-ce que j'ai bien compris ? Voulez-vous ajouter quelque chose ?</p>	<p>s'assurer que les informatrices sont d'accord avec ce que j'ai noté pendant l'entretien. Nous allons regarder leurs réponses, et elles vont avoir la possibilité de changer ou supprimer d'information.</p>	<p>Veux-tu ajouter quelque chose ?</p>	
--	---	--	--	--

